DISCARD

The Dartmouth College Library
Has purchased this Book
from the Income of the
SANBORN LIBRARY FUND
Established by
EDWIN WEBSTER SANBORN
of the Class of 1878
In Memory of
EDWIN DAVID SANBORN
of the Class of 1832
for many years
Professor of Belles-Lettres
and sometime Librarian at
DARTMOUTH COLLEGE

oèmes et récits de la vieille France.

Le theatre édifiant aux XIV et XV siecles

par F. E. Schneegans

chez H. de Boccard éditeur à Paris

Poèmes et Récits de la vieille France

Publiés sous la direction de

A. JEANROY

Membre de l'Institut

XI

POÈMES ET RÉCITS DE LA VIEILLE FRANCE

XI

Le théâtre édifiant en France

aux XIVe et XVe siècles

INTRODUCTION ET TRADUCTIONS

PAR

F. Ed. SCHNEEGANS

PARIS

E. DE BOCCARD, ÉDITEUR

1, RUE DE MÉDICIS, 1

1928

3

DISCARD

Il a été tiré de ce volume,
le douzième de la Collection des
Poèmes et Récits de la Vieille France
50 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50.

DEC 20 1937
263037
French

341.24
S35st

INTRODUCTION

I

Les Miracles de Notre-Dame

Le drame religieux du Moyen-âge est né du besoin de représenter, vivants et sensibles aux yeux des fidèles, les récits bibliques de l'Annonciation, de l'Incarnation du Christ et de la Résurrection. Sous sa forme primitive le « drame liturgique » fait partie intégrante du culte ; le chœur de l'église et l'autel sont la scène et le décor du drame sacré, les prêtres en sont les acteurs[1].

1. A. Jeanroy, *Le Théâtre religieux en France du XI^e^ au XIII^e^ siècle. Poèmes et récits de la vieille France* n° III, Paris, E. de Boccard, 1924.

En quittant le sanctuaire, en entrant dans le « siècle », le drame en subit les influences : il ne s'adresse plus au fidèle seulement, mais à la foule naïve, avide de mouvement, d'émotions et de spectacle, et se développe plus librement. La mise en action et en dialogue des épisodes de la Bible ou de la légende est un cadre souple, susceptible de s'étendre et de recevoir des scènes toujours plus nombreuses et variées, qui se suivent comme s'enchaînent les épisodes sculptés par les imagiers sur les façades de nos cathédrales.

Dès le XIV^e^ *siècle les acteurs des drames sacrés se recrutent ordinairement dans les Confréries, où se groupaient artisans et bourgeois, et dont l'existence est alors attestée tant à Paris qu'en province. En 1402 la Confrérie parisienne de la Passion reçoit « licence de faire et jouer quelque mystère que ce soit, soit de la Passion et Résurrection, ou autre quelconque, tant de saints comme de saintes ». Les Confrères s'installent dans une salle de l'hôpital de la Tri-*

nité[1], *qui fut le premier théâtre permanent de Paris.*

Il ne reste que quelques débris de la vaste littérature dramatique du XIV^e^ *siècle. Mais des centaines de représentations de drames bibliques et de Vies de Saints, attestées par des documents d'archives, ainsi que quelques textes heureusement conservés, prouvent que « chez nos aïeux », loin d'être un « plaisir ignoré », ainsi que le prétend Boileau, le théâtre a été une œuvre collective d'édification, à laquelle ont collaboré avec un zèle ardent des poètes, des théologiens, des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des machinistes. Les représentations retenaient pendant de longues heures l'attention de la population de villes entières dont on fermait les portes, dont on renforçait la police pour empêcher les incursions des ennemis du dehors et le pillage des*

1. Aujourd'hui, rue St-Denis, n° 146.

maisons abandonnées pendant la durée du spectacle.

Des drames mimés, représentés sur des « échafauds » ou sur des chars roulants accompagnaient les grandes processions de la Fête-Dieu et les entrées des rois dans leurs bonnes villes, les somptueux « entremets » qui figuraient aux festins d'apparat, contribuaient à répandre le goût du théâtre dans les foules.

Le manuscrit dit de Cangé réunit quarante Miracles de Notre-Dame et nous a probablement conservé le répertoire d'un « puy » parisien. Ces drames sont l'œuvre de plusieurs auteurs, obéissant aux mêmes goûts littéraires, qui ont écrit dans la seconde moitié du XIV^e^ *siècle et puisé les sujets de leurs drames aux sources les plus variées, religieuses et profanes. Dans tous ces drames nous voyons Notre-Dame répondre à l'appel d'un malheureux que le destin, ou plus souvent une faute, un crime parfois effroyable ont mis en danger de*

mort. Une prière à la Vierge, un instant de ferveur, suffisent pour que Notre-Dame, précédée d'un chœur d'anges, vienne arracher le misérable aux mains de la justice, et aux griffes des démons, un Robert le Diable, une abbesse, une reine, un ermite meurtriers, une femme qui va être brûlée pour avoir fait étrangler son gendre. Ces drames violents nous étonnent par la psychologie rudimentaire de ces êtres, capables des pires forfaits, puis brusquement entraînés par une force irrésistible dans la voie du repentir et du salut. Les miracles sont le tableau fidèle de la société du temps, dont ils reproduisent les passions, la piété naïve, les mœurs et le costume, jusqu'au parler, aux gestes et aux formules cérémonieuses de politesse.

L'histoire de Griselidis, « miroir des femmes mariées », se rattache par sa structure aux Miracles de Notre-Dame. Elle en diffère par le fait que l'élément surnaturel n'y tient aucune place. Ce drame

purement profane et humain s'apparente d'autre part à certaines moralités des XV^e^ *et* XVI^e^ *siècles et annonce la tragi-comédie de l'époque classique. C'est la mise en action d'une touchante et naïve légende, d'origine inconnue, dont Pétrarque, Boccace et Chaucer se sont plu tour à tour à dérouler les épisodes.*

Dans la plupart des Miracles de Notre-Dame le salut du pécheur nous paraît acquis trop aisément, son repentir n'étant que l'effet d'une crainte salutaire des peines infernales. Dans le « Miracle du Chevalier qui donna sa femme au diable », *nous sommes émus parce que l'époux indigne, dont le seul mérite est de n'avoir pas voulu renier la Vierge, est sauvé par les prières de la femme même qu'il a voulu sacrifier et dont la ferveur provoque l'intervention de la Vierge.*

II

Le Cycle des Saints

Le patriotisme local, si puissant dans les cités du moyen-âge, a favorisé l'épanouissement des Vies de Saints dramatisées. Chaque ville se faisait un point d'honneur de posséder un drame qui retraçât la vie de son Saint, son martyre, rendu dans toute son horreur, accompagné des plaisanteries grossières des bourreaux, et suivi des miracles accomplis sur son tombeau. Nous voyons alors se produire un peu partout ce qu'un texte du temps raconte de la petite ville bourguignonne de Seurre, où les bourgeois, réunis dans la chambre de maître Andrieu de la Vigne, commandent, en 1496, à cette « vénérable et discrète personne » une Vie de saint Martin, nommément une

commission chargée de distribuer les rôles, d'organiser la « montre » ou défilé processionnel des acteurs revêtus de leurs costumes, de décorer les « loges » et la scène pour la représentation. Celle-ci eut lieu en effet huit jours plus tard, avec un plein succès, malgré l'accident survenu à Satan, dont l'habit prit feu « autour des fesses », au moment où il sortait « de son secret par dessoubz terre[1] *».*

Aux saints de l'Occident, Jehan du Perier, dit le Prieur, a rattaché l'émouvante légende orientale de Barlaam et Josaphat, dont il a tiré pour son maître, le bon roi René, le Mystère du roi Avenir. *Vers 1515 Pierre Gringoire, qui avait mis au service de la politique royale sa verve satirique dans le* Jeu du Prince des Sots, *a fait représenter pour la Corporation des charpentiers pari-*

1. Mystère de St Martin avec la moralité de l'*Aveugle et le boiteux* et la farce du *Meunier*. (Analyse et extraits dans E. L. de Kerdaniel, *Un auteur dramatique du XV^e siècle, André de la Vigne*, Paris 1923).

siens, son intéressant Mystère de Saint Louis.

III

Le Drame de la Passion

L'art idéaliste du XIII^e^ *siècle s'était attaché à représenter l'idylle sacrée de Noël et le triomphe de la Résurrection, en laissant dans l'ombre le drame de la Passion. Les derniers siècles du Moyen-âge, avides d'émotions violentes et de réalisme pathétique, ont représenté avec une complaisance souvent répugnante les supplices infligés au Sauveur, tels que se les représentaient dans leurs pieuses spéculations les mystiques, qui avaient ajouté maints détails au récit des Évangiles. Parmi les sources de nos dramaturges il faut compter en effet les* Meditationes Vitæ Christi, *attribuées à saint*

Bonaventure, un dialogue de saint Anselme sur la Passion, des sermons et des opuscules pieux où avaient trouvé asile maintes légendes. Le drame de la Passion *forme ainsi le lien qui allait désormais unir le drame primitif de la Nativité à celui de la Résurrection et permettre de créer les vastes compositions cycliques du* XV^e^ *siècle.*

Mais ce Mystère n'est pas seulement le drame de la vie terrestre et de la mort expiatoire au Christ. La théologie du moyen-âge en a fait le drame de l'humanité elle-même, qui se poursuit depuis la création du monde et la chute d'Adam à travers les siècles de l'ancienne alliance. Après « cinq mille ans ou environ que l'homme est en captivité... en lieu ténébreux, plein d'exil », se déroule devant le trône de Dieu le Procès de Paradis : un rameau d'olivier à la main, Miséricorde implore la pitié de Dieu en faveur de l'humanité, tandis que Justice, armée d'une épée, demande la destruction du genre humain et que Vérité et Paix sup-

plient l'Éternel de racheter la faute de l'homme en sacrifiant son propre fils. Quand le sacrifice est consommé, le drame s'achève au Paradis, où les quatre dames se donnent le baiser de paix. Conception grandiose qui établit un lien mystique entre les deux livres de la Bible, les grands événements et les principaux personnages de l'Ancien Testament étant donnés comme des « préfigurations » du Nouveau.

Si l'exécution ne répond pas toujours à la grandeur de la conception, si le souffle poétique n'anime que rarement les drames de Marcadé, de Greban, de Jean Michel, ils n'en sont pas moins des œuvres fortement construites et propres à émouvoir des foules naïves et croyantes.

Le décor devant lequel se déroule ce drame immense varie selon les circonstances et les moyens d'action des organisateurs. Alors que le drame liturgique était réduit à l'autel et au chœur de l'église, le Mystère de la Passion s'est créé un système de décora-

tion pittoresque et multiple. Sur un même plan, une scène aux proportions souvent énormes, réunit tous les lieux nécessités par l'action et représentés sommairement. Le système du « décor simultané » permet au drame de s'étendre dans le temps et dans l'espace, les acteurs passant d'une « mansion » en l'autre, dirigés par le bâton du metteur en scène, qui suit le texte sur son « livret ». L'action n'était interrompue que par des « pauses », des « silete » musicaux, et les nécessités de la vie matérielle. A gauche du spectateur un degré reliait la terre au paradis, où trônaient Dieu et les Anges, tandis que, à droite, se dressait la tour des Limbes et s'ouvrait béante la gueule effrayante de l'Enfer, repaire des diables, où disparaissaient par charretées les âmes noires des pécheurs, d'où sortaient des flammes, où se faisait un bruit « de tous les diables ». La scène était munie de trappes et d'une machinerie très perfectionnée, construite par d'ingénieux « maîtres des se-

creis », et permettant de figurer le déluge, d'enlever des personnages dans les airs, de représenter dans toute leur horreur les supplices des martyrs, et les épisodes merveilleux des plus étonnants miracles[1].

C'est un drame néerlandais, le Paaschspel *de Maestricht, qui réunit pour la première fois les élémens du drame de la*

1. Voir dans les *Histoires illustrées de la littérature française* de Petit de Julleville, Lanson, Bédier-Hazard la miniature représentant la scène du Mystère de la Passion joué en 1547 à Valenciennes et dans l'ouvrage de G. Cohen, cité à la Bibliographie, la miniature de Jehan Fouquet tirée du livre d'Heures d'Etienne Chevalier représentant le martyre de Sainte Apolline (au fond les loges et le Paradis, sur la scène le meneur du jeu, son manuscrit à la main) Un manuscrit de la bibliothèque de Mons, qui a servi au meneur du jeu ou régisseur chargé de diriger la représentation de la Passion de Jehan Michel donnée à Mons en 1501, vient de compléter très heureusement ce que nous savions de la mise en scène au Moyen-âge. Des didascalies très détaillées règlent le jeu des acteurs, leur diction, leurs allées et venues d'un décor à l'autre; un second manuscrit indique minutieusement les « Despenses » nécessitées par la représentation et a permis à M. G. Cohen, qui a découvert et publié ces précieux textes, de reconstituer jusque dans ses moindres détails une représentation dramatique de la fin du Moyen-âge.

Passion, les scènes prophétiques de l'Ancien Testament, le procès de Paradis, la Vie du Christ, sa Passion et sa Résurrection. Cette œuvre, datée d'environ 1350, et dont les sources françaises sont indéniables, nous permet de faire remonter au premier quart du XIV^e^ *siècle l'origine du drame cyclique de la Passion. Mais celui-ci avait été précédé d'œuvres moins vastes et composites; la Passion dite du* Palatinus *de la fin du* XIII^e^ *siècle, s'ouvre par les préparatifs de la Cène et s'achève à la Résurrection. Un manuscrit de la Bibliothèque Ste-Geneviève, qui semble avoir conservé le répertoire d'une confrérie parisienne, met en scène la Vie de Jésus depuis la Nativité jusqu'à sa Résurrection et la fait suivre des vies dramatiques des Apôtres Pierre et Paul, d'Etienne, et des saints patrons de Paris, Saint Denis et Sainte Geneviève.*

Le XV^e^ *siècle a développé le drame en l'enrichissant d'épisodes nouveaux :*

le progrès est sensible, de la Passion d'Autun à celle de Semur, qui élargit le rôle de la Vierge et la scène de la Crucifixion, et à celle d'Arras. Celle-ci, qui est probablement l'œuvre d'Eustache Marcadé, official de Corbie, mort en 1440, *déroule pour la première fois toutes les scènes de la vie du Christ, encadrées entre le procès de Paradis et le baiser de paix des quatre Vertus.*

Enfin, Arnoul Greban, docteur en théologie, organiste et maître des enfants de chœur de Notre-Dame de Paris, puis chanoine de la cathédrale du Mans, où il mourut en 1471, crée l'œuvre définitive que ses successeurs ne feront que développer, vaste monument de science scolastique, qui met en œuvre dans ses quatre journées 393 rôles joués par 224 acteurs, et qui remontant à la Création du monde, à la chute d'Adam, et à sa mort, fait annoncer par les Prophètes et les Sibylles la venue du Sauveur, préparée par le Procès de Paradis. Le

ciel et l'enfer, où les diables suivent avec des alternatives de joie féroce et de désespoir les péripéties du drame, sont mêlés à l'action; Satan assiste, invisible aux apôtres, à la Cène; les plaisanteries grossières ou atroces des bourreaux et des soldats, les chansons naïves des bergers, les détails pittoresques empruntés à la vie familière, alternant avec les lugubres mélopées, les hurlements de rage des diables, ou les scènes pathétiques, comme l'émouvant entretien entre Jésus et sa mère[1].

Jean Michel, auteur d'une Passion jouée » moult triomphamment et sumptueusement » à Angers en 1486, qui prétend avoir voulu « esmouvoir les simples gens, les ignorans, les négligens », vise surtout à égayer une matière trop austère à son gré et il développe les scènes épisodiques, les diableries, le défilé des disciples avec leurs attributs tradition-

1. Voir ci-dessous, n° VI.

nels, les histoires de Judas et de Lazare la mondanité de Magdelaine[1], *etc...*

IV

Suites et prologues du drame de la Passion. — Mystères sur des sujets profanes. — La fin du théâtre médiéval.

Aucun des mystères mentionnés ci-dessus ne va au delà de l'Ascension du Sauveur. Sur la fin de sa vie, Arnoul Greban, retiré au Mans, s'adjoignit son frère Simon pour composer, d'après les Actes des Apôtres, un Mystère qui porte précisément ce titre et déroule en scènes très variées, entrecoupées de diableries, toute l'histoire de la diffusion du christianisme en Orient

1. Voir ci-dessous, n° VIII.

et en Occident, jusqu'à l'installation sur le siège de Rome du premier successeur de saint Pierre.

Ce drame énorme (près de 62.000 vers), joué d'abord à Aix, par les soins du roi René, fut plusieurs fois « repris » au XVI^e^ *siècle, notamment à Bourges en 1536, où on déploya pour la représentation un luxe jusqu'alors inouï. En vue de ces reprises, il fut plusieurs fois remanié, notamment par un certain Jean Chaponneau, disciple de Calvin et ami de Théodore de Bèze, qui s'ingénia subtilement à y insinuer les nouvelles doctrines.*

Déjà dans les derniers Mystères de la Passion, quelques scènes capitales de l'Ancien Testament formaient le prologue prophétique de l'Incarnation. Vers le milieu du XV^e^ siècle des auteurs restés inconnus entreprirent de dramatiser toute la Bible : de cette tentative il nous est resté un groupe d'une trentaine de mystères, enchaînés chronologiquement, qui nous conduisent de la

Création au règne de Salomon et, d'autre part, six drames isolés sur quelques événements postérieurs. Il est douteux que ces drames, plusieurs fois imprimés au XVI^e^ *siècle, aient jamais été joués.*

Enfin, à l'histoire sacrée vint bientôt s'ajouter l'histoire profane. Vers 1460, Jacques Milet, étudiant orléanais qui mourut peu après, écrivit d'après le livre de Guido delle Colonne, une Destruction de Troie la Grant *en 28.000 vers environ, drame à grand spectacle, dont le sujet pouvait passer pour national, Priam étant alors considéré comme l'ancêtre des rois de France.*

Nous ne connaissons pas l'auteur du Mystère du Siège d'Orléans (*en 20.000 vers, écrit vers 1440*), *qui représente, avec tous ses épisodes, le siège de la ville et la victoire de la Pucelle. Ce Mystère est d'un caractère strictement historique, et l'élément surnaturel n'y est représenté que par Dieu*

entouré d'anges et des patrons de la ville d'Orléans.

Après avoir épuisé toutes les sources bibliques et légendaires, le théâtre du moyen-âge disparut au milieu du XVI^e *siècle*[1]. *Il succombait sous les attaques combinées des humanistes, dont le goût, formé à l'école des tragiques grecs, se détournait de ces drames populaires, et d'autre part des protestants, des catholiques éclairés qui considéraient les Mystères, les uns comme une forme de l'idolâtrie, les autres comme des spectacles compromettant l'autorité de l'Église. Le 17 novembre 1548, le Parlement interdit aux Confrères, qui venaient de s'installer à l'Hôtel de Bourgogne, de représenter la*

1. Les comédies mystiques de Marguerite de Navarre, rappellent de très près les mystères par leur décor, la grâce naïve des bergeries, les dialogues mystiques de Dieu et des anges, leurs savantes allégories. Plusieurs auteurs protestants ont tenté de rajeunir les mystères et d'en faire des instruments de propagande religieuse, comme Théodore de Bèze dans *Abraham sacrifiant* (1550) et Louis des Masures, dans sa trilogie *David combattant, fugitif, triomphant* (1566).

Passion et autres Mystères sacrés, les autorisant seulement à jouer des mystères « profanes, honnestes et licites ». Privés de leur répertoire, ils louèrent leur théâtre à des troupes de comédiens. C'est en 1676 seulement que la Confrérie fut supprimée.

Le théâtre du Moyen-âge en disparaissant, a laissé des traces profondes dans les arts. Des vestiges du système de décoration médiéval se sont conservés dans la tragi-comédie du XVII^e *siècle, jusque dans le Cid de Corneille. Les Mystères ont fixé l'ordonnance des scènes de l'Annonciation, de la Nativité, de l'Adoration des bergers et des rois, de la Cène, de la Passion, et les miniaturistes et les peintres du* XV^e *siècle, Claus Sluter dans son Puits de Moïse, les sculpteurs des Mises au Tombeau, ont reproduit fidèlement le spectacle pittoresque, les costumes somptueux que la scène des mystères offrait à leurs regards*[1].

1. Voy. E. Mâle, *L'art religieux de la fin du moyen-âge en France*, Paris, 1922.

En constatant que cette vaste littérature dramatique n'a produit aucun chef-d'œuvre, il convient d'observer que les Mystères étaient avant tout des spectacles populaires, inspirés non par des préoccupations d'art, mais par le désir d'édifier, d'amuser aussi les gens simples, qu'ils étaient faits, comme dit Jean Bouchet, « pour l'instruction du pauvre peuple » et de ceux qui souhaitent dévotement « au lieu d'écriture, savoir et connaître » la vie du Christ ou de leur saint patron. N'oublions pas enfin qu'ils constituent sur la vie publique ou privée, les mœurs et la mentalité de nos ancêtres, une source très précieuse d'informations.

BIBLIOGRAPHIE

I. TEXTES

Les Miracles de Notre-Dame par personnages, publiés d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, par G. Paris et U. Robert, 1876-83, (Société des Anciens Textes français), 8 volumes.

Le Chevalier qui donna sa femme au diable dans *Le Théâtre français avant la Renaissance* par E. Fournier, 1872 et dans Viollet Le Duc, *Ancien théâtre français*, t. III, 1854. p. 425-78.

Le Mystère de Griselidis (et du) Marquis de Saluses par personnages nouvellement imprimé à Paris... par Jehan Bonfons (reproduction en fac-similé par A. Pinard, 1832).

Le Mystère de Griselidis, édition du manuscrit unique, par M. A. Glomeau, Paris 1923.

La Passion du Palatinus éd. par Grace Frank, 1922. (*Les Classiques français du moyen-âge,* n° 30).

Mystères inédits du XV^e^ *siècle,* publiés par Achille Jubinal d'après le ms. unique de la Bibliothèque Ste Geneviève, Paris, 1837. 2 vol.

Le Mystère de la Passion, texte du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras publié par J. M. Richard, Arras, 1891.

Le Mystère de la Passion d'Arnould Greban publié par G. Paris et G. Raynaud, Paris, 1878.

La Passion de Jehan Michel (analyse par les frères Parfaict dans *Histoire du Théâtre français,* t. I).

Les Actes des Apôtres, par Arnoul et Simon Greban (analyse des mêmes, *ibid.*)

K. Kruse, *Jean Michel, Das « Mystère de la Passion Jesu Crist jouée à Paris*

et Angiers », etc.., Greifswald, 1907.

Le Mystère du Vieil Testament, publié par James de Rothschild. Paris 1878-91 (Société des Anciens textes français), 6 volumes.

II. ETUDES CRITIQUES ET ANALYSES

L. Petit de Julleville, *Histoire du Théâtre en France, Les Mystères*. Paris, 1880. 2 vol.

W. Creizenach, *Geschichte des neueren Dramas*, t. I, 2e éd. Halle, 1911.

E. Roy, *Le Mystère de la Passion en France du* XIVe *au* XVIe *siècle*, Dijon et Paris, 1905.

G. Cohen, *Le Livre de Conduite du Régisseur et le Compte des Dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501*. Strasbourg, 1925 (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, nº 23.)

Du même, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen-âge*, 2e éd., Paris, 1926.

MIRACLES DE NOTRE-DAME

I

Le Miracle de la femme que Notre-Dame garda d'être brûlée

SCÈNE I

Dans la maison de Guillaume, le maire de Chivy[1].

GUILLAUME, le mari de Guibour.

Guibour, j'irai, sans plus tarder, aux champs, visiter nos terres, afin qu'elles soient fournies d'ouvriers, au temps de la récolte. Car le moment est venu de les faire faucher.

GUIBOUR.

Seigneur, vous faites bien et je ne m'y opposerai pas.

1. Village près de Laon.

LA FILLE DE GUILLAUME ET DE GUIBOUR.

Eh ! mon cher père, permettez que j'aille avec vous, prendre mes ébats; il y a longtemps que je ne suis sortie d'ici et je ne saurais être en meilleure compagnie.

GUILLAUME.

J'y consens, ma fille; venez, puisque vous le désirez.

LA FILLE.

Allons, mon père, me voici prête. Adieu, ma mère.

(Ils sortent.— Entre Aubin, le gendre de Guibour).

GUIBOUR.

Gardez-vous d'aller en lieu peu sûr. Ta femme est bien heureuse de s'en aller avec son père, Aubin.

Mon gendre, je te prie de venir avec moi au moûtier et de m'y tenir compagnie, tant que j'y demeurerai.

AUBIN.

Je ne serais guère sage si je vous le re-

fusais. Allons, ma dame, je vous accompagne très volontiers.

Ils vont au moûtier. En entrant GUIBOUR dit :

Pourvu que je puisse avoir une place près du prédicateur, j'en serai bien aise. Avançons.

SCENE II

Dans le moûtier.

LE PREMIER VOISIN (dans un coin de l'église).

Regardez, Gautier. Voyez-vous la femme du maire qui entre avec son gendre. On m'a dit comme chose certaine qu'ils ne sont qu'un en deux corps.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Le bruit court en effet qu'il la traite comme sa femme. M'est avis que c'est une honte pour tous deux.

LE PREMIER VOISIN.

C'est vrai; mais nous aurons beau parler, ils ne changeront rien à leurs rap-

ports. Nous ferons mieux d'aller trouver la chopine de vin que nous devons boire ensemble. Que vous en semble? N'ai-je pas bien dit?

LE DEUXIÈME VOISIN.

Je veux bien. Allons, Robert.

GUIBOUR.

Je vais me mettre à genoux. Si vous ne voulez pas rester, mon gendre, et préférez vous promener en ville, vous pouvez aller, sans vous gêner.

AUBIN.

Oui, vraiment, madame, j'irai. Je ne suis pas habitué à rester aussi longtemps au moûtier à prier Dieu et à écouter un sermon. (*Il sort*).

Ici commence le sermon.

Après le sermon, Guibour reste en prière devant l'autel de Notre-Dame.

GUIBOUR.

Oh ! reine céleste, malheureux est celui qui ne se donne à votre service et

heureusement est né celui qui met en vous son cœur et sa pensée. Car l'homme ne peut tant s'abandonner au mal, que vous ne veniez à son secours et ne le délivriez de ses maux, s'il s'est donné à vous. Souveraine des cieux, où tu trônes à la droite de Dieu, au-dessus de tous les saints, ô Vierge, par ta grande bonté, sois mon refuge, et rends avant ma fin mon âme si pure qu'elle échappe aux ténèbres de l'enfer et obtienne l'héritage du ciel.

SCENE III

Dans la maison de Guibour.

LE COMPÈRE.

Commère, Dieu vous donne bonjour.

GUIBOUR.

Beau compère, il vous pardonne vos fautes et à moi les miennes! Comment va ma commère? Bien, je suppose.

LE COMPÈRE.

Dieu merci, bien, en effet. Et vous, commère?

GUIBOUR.

Bien. Je remercie Dieu, compère, qui nous a fait la grâce d'avoir pu donner notre fille à un si bon jeune homme. Elle n'aurait pas pu être mieux mariée.

LE COMPÈRE.

Commère, je me fâche lorsque j'entends diffamer et blâmer quelqu'un que j'aime : il faut que je le défende de toutes mes forces et que pour son honneur je le prévienne.

GUIBOUR.

Pourquoi dites-vous cela, compère? Parlez.

LE COMPÈRE.

Je vais vous le dire, commère. On raconte par toute la ville que votre gendre vit avec vous comme avec votre fille et que vous n'êtes qu'un en deux corps. Voi-

là ce que l'on dit partout et que ce n'est pas pour rien qu'il est si gracieux, car il est bien avec la mère et avec la fille.

GUIBOUR.

Hélas ! de tels bruits courent dans la ville sur moi? Par la foi que je vous dois, compère, jamais je n'ai eu de commerce avec lui. Je ne sais qui a raconté cela, mais il a fait péché mortel. Dieu veuille que jamais je ne sois reprise pour une pareille faute !

LE COMPÈRE.

Commère, je vous dis la chose de bonne foi, aussi vrai que Dieu ait mon âme. Ne m'en louez ni ne m'en blâmez, belle commère.

GUIBOUR.

Je vous en sais bon gré, compère, et vous prie, si vous en entendez parler, de dire hardiment que ce n'est pas vrai.

LE COMPÈRE.

Je vous crois. Maintenant prenez garde et que Dieu vous protège; au revoir.

GUIBOUR.

Je vous donne le bonjour, compère, et vous remercie. (*Seule*). Douce Mère de Dieu, qu'est-ceci? Est-il possible que les gens pensent pareille chose de moi, sans cause ni raison? C'est vraiment grande traîtrise. Je n'en puis mais, j'en souffre et j'en pleure et me désole. Douce Mère de Dieu, que dois-je faire? Je ne veux cesser d'y songer, jusqu'à ce que j'aie trouvé comment éteindre ces bruits qu'on a fait courir sur moi.

SCENE IV.

La place du marché.

LE PREMIER MOISSONNEUR.

Sylvestre, compagnon et ami, allons sur la place voir si nous pourrons trouver un patron. Nous n'avons tous deux ni croix ni pile, ne quittons pas l'endroit sans en avoir trouvé un.

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Mondot, tu dis vrai, allons-y. Je suis prêt, voici ma faucille, prends la tienne. Allons, droit vers la place !

LE PREMIER MOISSONNEUR.

J'y vais, suis-moi. Sylvestre, il est de bon matin; tiens, il n'y a âme qui vive, sauf nous deux.

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Mondot, ce n'est pas un grand malheur. Mieux vaut pour nous être des premiers que d'être les derniers. S'il plaît à Dieu, bientôt viendra quelqu'un qui nous fera gagner monnaie.

Entre GUIBOUR.

Jamais je n'aurai joie en mon cœur, avant d'avoir éteint ces méchants propos. Mais je ne sais comment y parvenir, si ce n'est par la mort de mon gendre. Il faut que je tâche de l'obtenir. Je ne tiens pas tant à mon argent, que je n'en

donne largement à un étranger qui le tiendra en ses poings et le mettra à mort. Le moment est plus favorable que jamais, car des ouvriers du dehors sont venus de toutes parts qui se sont répandus dans la contrée pour y trouver du travail. Je vais voir si je trouverai sur la place âme à qui je puisse parler de la chose. Tiens, je vois là deux grands gaillards qui semblent forts et hardis pour faire un mauvais coup. Êtes-vous venus ici pour trouver de l'ouvrage?

LE PREMIER MOISSONNEUR.

Oui, madame. Avez-vous besoin de l'un de nous?

GUIBOUR.

Oui, peut-être. D'où êtes-vous? Dites.

LE PREMIER MOISSONNEUR.

Nous venons de la contrée du Crotoy et savons bien faucher et battre en grange. Si vous avez du blé à couper, volon-

tiers nous nous engagerons et vous le couperons bien et rapidement, madame.

GUIBOUR.

Beaux seigneurs, je suis une femme pour laquelle vous pourrez bien travailler, si vous voulez de mon argent, sans grand marchandage.

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Ma foi, madame, cela nous convient. Qu'avez-vous à faire?

GUIBOUR.

Avant que je vous le dise, je veux que par les saints vous me juriez que vous ne direz ni à homme ni à femme ce que je vous confierai. Ensuite vous saurez ce que je veux faire.

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Quant à moi, je vous jure que personne ne saura votre secret, madame. si vous le voulez ainsi.

GUIBOUR.

Voici ce que je désire : qu'un homme soit

mis à mort par vous deux, bien qu'il soit de mes amis. Prenez du mien largement. Je suis calomniée sans raison à cause de lui, dont j'ai le cœur triste et dolent plus que je ne saurais vous le dire.

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Madame, madame, soit tort ou droit, ho ! donnez, donnez, nous ferons l'affaire, sans faute.

LE PREMIER MOISSONNEUR.

Oui vraiment. Mais il faudra nous laisser le temps de voir comment la chose pourra se faire en cachette.

GUIBOUR.

Je vais vous le dire, sans tarder. Je vous mettrai dans mon cellier, puis je préparerai la besogne et ferai si bien que je l'enverrai là-bas comme pour chercher du vin. Quand vous le tiendrez, mettez-le à mort sans lui faire de blessure ni répandre de sang ni au ventre, ni à la tête ni côté. Étranglez-le.

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Ce sera fait sans retard. Menez-nous dans ce cellier et songez à faire le reste.

GUIBOUR.

Volontiers. Allons, venez-vous en avec moi. Je vous payerai bien, en vérité. (*Elle les mène dans le cellier*). Mettez-vous tous deux là-dedans. Je ne mettrai rien sous la dent, jusqu'à ce que je vous l'aie envoyé. (*Elle entre dans la maison*). Maintenant l'affaire est bien engagée. Qu'il vienne. Il n'y a ici âme qui vive. Mon mari est dehors avec sa fille. Aubin ne saurait tarder à rentrer. Advienne que pourra. Je vais l'attendre.

SCENE V

AUBIN (s'approchant de la maison).

Je ne veux plus m'attarder ici. Je vois bien que l'heure du dîner approche. Je veux manger ma part de ce chapon que

j'ai vu mettre en broche. Je préfère y être tôt que trop tard !

SCENE VI

Dans la maison.

GUIBOUR.

Il faut que je fasse la malade, puisque je vois venir mon gendre. Je vais m'asseoir là, la tête penchée et les yeux clos.

AUBIN (entrant).

Madame, qu'avez vous? Dieu vous donne santé du corps et de l'âme ! Voyons, ne vous sentez-vous pas bien, madame?

GUIBOUR.

Je frissonne de tout le corps et je sens que je suis fiévreuse et j'ai une soif intolérable, beau fils Aubin. Je t'en prie, prends un pot à vin et va me chercher un peu de vin dans notre cellier. Va vite.

AUBIN.

Madame, très volontiers, bien que ce

ne soit pas votre habitude. Pourtant je vais vous en tirer, puisque vous le désirez.

GUIBOUR.

Va vite. (*Aubin sort*). C'est fait. Bientôt j'en serai débarrassée. Maintenant il faut que je pense à faire le reste.

(Entre le premier moissonneur).

LE PREMIER MOISSONNEUR.

Madame, ne vous inquiétez plus. C'est fait.

GUIBOUR.

L'avez-vous fait mourir? et comment?

LE DEUXIÈME MOISSONNEUR.

Madame, nous n'avons pas fait de longues histoires. Nous l'avons serré par la gorge si fort qu'il est couché mort, là-bas.

GUIBOUR.

C'est bien. Mais sans plus tarder, apportez-le ici, nous le déshabillerons et le coucherons dans son lit, puis je vous donnerai votre argent et vous irez où Dieu vous mènera.

LE SECOND MOISSONNEUR.

Il sera fait selon votre désir.

(Ils vont chercher le corps d'Aubin et le couchent dans le lit).

SCENE VII

GUILLAUME.

Dame, nous revenons tôt. Apportez pain, vin et nappe. Je vais déposer ce lourd manteau d'hiver. J'ai faim et veux dîner. Hâtez-vous, allez chercher le vin. Et vous, ma fille, allez en attendant chercher Aubin, puis nous nous mettrons à table. Demain nous ferons l'août; je me procurerai des moissonneurs et ne veux pas demeurer longuement, aujourd'hui du moins.

GUIBOUR (entrant).

Vierge Marie ! Aubin est encore au lit.

GUILLAUME.

Il s'en donne et dort la grasse matinée. Va l'appeler, sotte, et dis-lui qu'il se lève.

LA FILLE (s'approchant du lit).

Aubin, Aubin, dites-moi s'il fait jour ou non. Dormirez-vous encore longtemps, beau sire ? Tiens, il ne me répond pas... (*Ici elle le découvre*). Je vais savoir s'il dort ou s'il veille. Dormirez-vous tout le jour? Qu'est-ce, mon Dieu? Ah, mère, mère, quelle triste nouvelle ! Je suis désolée, je pleure et me lamente. Je suis perdue.

GUIBOUR.

Qu'as-tu? tu es désolée et tu pleures?

LA FILLE.

J'ai raison de pleurer. Les bons jours sont passés pour moi, car je vois qu'Aubin est mort. Hélas ! hélas ! que vais-je devenir? En vérité je vais mourir de douleur. Ah ! doux Aubin, notre union a été, hélas ! bien courte.

GUILLAUME.

Voici une grande et douloureuse perte ! J'aimerais mieux avoir donné tout mon

avoir. Ma fille, est-ce vrai, ce que je t'entends dire?

LA FILLE.

Déjà il est jaune comme de la cire. Père, ne me croyez-vous pas? Hélas! je suis sans mon ami, abandonnée.

GUIBOUR.

Oh ! chère enfant, quel malheur ! Certes il faut bien que je me torde les poings, et que je verse des larmes, maintenant que j'ai perdu le doux Aubin, qui m'honorait de tout son cœur et m'aimait tant.

LA FILLE.

Hélas ! ma mère, il m'appelait toujours son amie, sa sœur. J'ai bien raison d'être triste...

Aux cris des femmes un voisin accourt et cherche à les consoler. Il offre ses services à Guillaume, qui l'envoie chercher un cercueil. Le voisin rencontre un ami et deux sergents et leur annonce la mort d'Aubin. L'un des sergents se rend aux assises.

SCENE VIII

Le tribunal du bailli.

LE BAILLI (*au sergent*)

Que Dieu te soit en aide, d'où viens-tu? Quelqu'un est-il cité, que dit-on en ville, réponds?

LE PREMIER SERGENT.

Tout le monde est en émoi, parce que ce beau et fort jeune homme Aubin, vient à l'instant de mourir.

LE BAILLI.

Que dis-tu, par le Dieu du ciel? Aubin est mort?

LE PREMIER SERGENT.

Les voisins le disent tous.

LE BAILLI.

Cette mort m'étonne beaucoup. Assieds-toi. Je crois qu'il a été blessé par quelqu'un, pour être mort si brusquement.

SCENE IX

Dans la maison de Guillaume.

LE PREMIER VOISIN.

Voici un beau cercueil tout neuf, que je vous apporte, sire maire, pour mettre ce corps en terre honorablement.

GUILLAUME.

Mets-le par terre avec soin, mon ami, et que Dieu t'assiste. Voisins, déposez le corps dans le cercueil, à deux, afin qu'il n'arrive pas d'accident. Sur le dos, sur le dos, non pas sur la face, mes bons amis.

LE PORTEUR.

Patience, seigneur, il sera bien couché, prenez-le par la tête, je le porterai par les pieds. Ho ! déposez !

LE PREMIER VOISIN.

C'est fait. Que Jésus soit doux et miséricordieux à son âme !

LE PORTEUR.

Qui de vous me payera de ma peine?

GUIBOUR.

Moi, mon ami, et de bon cœur et sans marchandage. Tiens, prie pour lui, voici pour toi trois blancs.

LE PORTEUR.

Jésus-Christ, le roi tout-puissant, veuille pardonner à son âme. Si je n'avais jamais moins pour ma peine, bientôt je me verrais revêtu d'une robe neuve !

SCENE X

Le tribunal du bailli.

LE BAILLI

Tu es tout pensif, Gobin. D'où viens-tu si sombre?

LE DEUXIÈME SERGENT.

Vraiment, seigneur, j'ai le cœur tout

troublé et suis envahi de pensées tristes et ne puis comprendre qu'Aubin soit mort.

LE BAILLI.

A tous il nous faut endurer cette morsure.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Je le sais bien, seigneur. Mais je m'étonne, car ce matin encore il allait et venait par la ville et était en bonne santé parmi les gens.

LE PREMIER SERGENT.

C'est, par ma foi, un malheur et une pitié !

LE BAILLI.

Personne ne me fera croire qu'il n'a pas été frappé ou étranglé, pour mourir ainsi brusquement. Je crois dire vrai : allons-y. Je veux assister à son enterrement. Quelqu'un pourra bien me dire comment il est mort.

SCENE XI

Dans la maison de Guillaume.

LA FILLE.

Oh ! doux Aubin, quand je songe à ta droiture, à ton grand amour, à tes bonnes mœurs, il faut bien que je me lamente et que je pleure. O Mort, comme tu nous as soudainement séparés ! Prends-moi aussi, dévore-moi et délivre-moi de la vie. Je préfère mourir que vivre dans cette détresse.

LE BAILLI.

Que Dieu vous donne sa paix et sa grâce !

GUILLAUME.

Mon seigneur, qu'il vous les donne à vous aussi, par sa bonté !

LE BAILLI.

Je suis vraiment malheureux, sire maire, de votre deuil et de cette mort. Que

ne puis-je réparer cette perte ! Dites-moi comment il a été enlevé. Était-il malade ?

GUILLAUME.

Sire bailli, sachez que depuis que nous lui avons donné notre fille, ni lui ni personne ne s'est trouvé pour dire qu'il eût nul mal.

LE BAILLI.

Je m'étonne d'autant plus qu'il soit mort ainsi. Et vous, femme, ne savez-vous rien ? Dites-le sur votre âme, et s'il a été avec des gens qui aient pu lui faire du mal.

GUIBOUR.

Non, sire bailli, mais je m'étonne qu'il soit mort soudainement.

LE BAILLI (aux sergents).

Avancez tous deux. Découvrez-moi cette bière et décousez le suaire, afin que je puisse le voir de la tête aux pieds et que je sache ce qu'il en est. Je ferai mon enquête avant qu'on l'enterre.

Les sergents exécutent l'ordre du bailli.

LE BAILLI.

Découvre-moi bien son visage, que je voie sa gorge et sa poitrine. Holà, saisissez-vous de la mère, de la fille et du père. Ils ne peuvent nier qu'il a été évidemment assassiné. Voyez comme la gorge est noire; quelqu'un l'a étranglé. Pas de bavardage ! Faites, liez-leur les mains en croix et sur le dos et emmenez-les ainsi comme chiens en laisse. Je saurai bien la vérité de cette affaire.

LE FRÈRE D'AUBIN (entrant).

Dieu soit dans cette maison ! Hélas ! qu'est-il arrivé ? Frère, quel malheur de vous voir ainsi mort !

UN COUSIN.

Dieu te maudisse, ô Mort, qui l'as enlevé ! Tu as pris le plus vaillant, le plus sage de notre lignage. Hélas ! un pareil homme, être destiné à mourir si jeune, quel malheur !

LE BAILLI.

Seigneurs, je vous dis qu'on l'a tué. Mais vous ne m'échapperez pas, ni vous, ni vous ! par les dents du Seigneur, je saurai la vérité.

GUILLAUME.

Sire bailli, ayez pitié de nous. Ne nous traitez pas ainsi. Nous irons où vous voudrez nous mener.

LE BAILLI.

Inutile ! Vous ferez ce que j'ai dit...

Les sergents exécutent l'ordre.

GUIBOUR.

Hélas ! malheureuse ! rien ne sert de résister. Faites ce que vous voulez de moi.

LA FILLE.

Hélas ! hélas ! oh ! oh ! une amère douleur me saisit quand je vois mon père et ma mère, à cause de la mort de mon mari, dont ils sont si tristes, maltraités par justice et qu'on leur lie les mains.

LE BAILLI.

On vous fera de même, belle amie, et vous viendrez avec eux. Lie-la, lie !..

(On la lie).

LA FILLE.

J'ai toutes les douleurs que femme puisse avoir. Je vois mon mari mort, mon père et ma mère en péril d'être honteusement chassés. Moi-même je suis arrêtée et liée et vais être emmenée comme femme condamnée à mort. O Reine des cieux, regardez-moi en pitié de vos très doux yeux...

Le bailli fait emmener les prisonniers, les parents vont enterrer le mort.

GUILLAUME.

Vierge, mère du doux roi des cieux, refuge et port des malheureux, soutiens-nous dans notre besoin.

LE BAILLI donne l'ordre d'emmener Guibour et la fille en prison et s'apprête à faire mettre Guillaume à la question. Il se rend au tribunal avec les prisonniers.

SCENE XII

GUIBOUR.

Sire, sire, délivrez ces deux innocents. Condamnez-moi, j'y consens. Mon cœur ne peut supporter de les voir souffrir. Sachez, sire, que dans cette affaire ils sont innocents. Moi seule j'ai tout ordonné.

LE BAILLI.

Guibour, dites comment ce meurtre a été exécuté et aussi pour quelle raison.

GUIBOUR.

Je vous avouerai tout : dès qu'Aubin eut épousé ma fille, je me pris à l'aimer d'amour pur comme mon fils, si bien que les gens remarquèrent cet amour et me calomnièrent, disant qu'il me traitait comme sa femme quand il lui plaisait et que nous n'étions qu'un en deux corps. Ce vilain bruit fut répété par des centaines de gens et courut si bien qu'il me fut révélé; j'ai eu une telle colère que je

ne savais que dire. Alors le diable m'a troublé l'esprit de telle sorte que depuis, sans cesse, ma pensée tendait à trouver le moyen de faire mourir mon gendre; car il me semblait que, s'il était mort, le souvenir de ma honte s'oublierait.

LE BAILLI.

Et comment l'as-tu fait mourir, femme? Il faut que je le sache.

Ici Guibour raconte comment est mort son gendre.

LE BAILLI (au sergent).

Cela suffit. Emmène-la, Gobin, où je t'ai dit.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Seigneur, j'y vais. Ça, dame, ça!

(Il emmène Guibour).

LE BAILLI.

Vraiment, il y a longtemps que je n'ai entendu parler d'un meurtre aussi atroce. Je vous délivre, Guillaume, et votre fille aussi. Allez.

GUILLAUME.

Seigneur, nous vous obéissons bien volontiers. Ma fille, sache que je n'entrerai pas dans ma maison, avant d'avoir été au moûtier de Notre-Dame de Fineterre pour la supplier d'avoir pitié de ta mère. Car je vois que sa vie est en danger.

LA FILLE.

Et moi j'irai droit à Limoges et j'offrirai à Saint-Léonard[1] en cierges le poids de mon corps afin qu'il supplie Notre Seigneur de défendre ma mère.

GUILLAUME.

La Vierge pleine de grâce lui soit amie en ce danger ! Ma fille, en partant je te donne ma bénédiction. Va à Dieu. Je ne sais si jamais je retournerai en ce lieu.

LA FILLE.

Adieu, père. Je ne m'arrêterai pas avant

(1) On attribuait à saint Léonard le pouvoir de libérer les prisonniers.

d'avoir atteint saint Léonard et m'en vais en pèlerinage.

Le frère et le cousin d'Aubin demandent justice au bailli,qui envoie le premier sergent auprès du bourreau.

LE PREMIER SERGENT (au bourreau).

Allez, Cochet,dépêchez-vous, de par le bailli, notre maître, et dressez un poteau près de la vieille masure abandonnée. Hâtez-vous et dès que ce sera fait, vous viendrez là où siège le bailli. Allez...

Le sergent retourne auprès du bailli et lui rend compte de sa mission. Le bailli fait amener Guibour, qui adresse une prière à la Vierge, la suppliant de prendre pitié de son âme quoi qu'elle ait péché.

LE BAILLI.

Guibour, belle amie, je vois par ton propre aveu que ton gendre a été mis par toi à mort et à perdition et que tu es la seule coupable.

GUIBOUR.

Seigneur, c'est la vérité et je vous ai dit pourquoi je l'ai fait. Je vois que je

suis amenée devant vous pour être jugée. Que Dieu ait pitié de mon âme et l'attire à lui et la retire de l'enfer et de ses peines.

LE BAILLI au bourreau.

Prends une corde et passe-la autour du cou de cette femme, qui doit mourir honteusement. Lie-lui les mains et puis nous irons au lieu de l'exécution...

Guibour s'adresse de nouveau à la Vierge et le bailli envoie le crieur Auberi ordonner à tous les « chefs d'hôtel » de se réunir auprès du bûcher. Deux bourgeois décident de s'y rendre plutôt que de payer une amende.

SCENE XII

Dans la rue.

LE BAILLI.

En avant ! assez de gens nous suivent et il en viendra toujours davantage. Marchez devant moi, toi et elle. Cochet, dépêchons-nous. Allez, allez.

LE BOURREAU à Guibour.

En avant ! tâchez de venir. Il ne faut pas dire : « Qu'est-ce? » Je vous mènerai comme chien en laisse par cette corde.

GUIBOUR.

O Dieu ! pourquoi mon cœur ne peut-il se rompre et crever afin que je meure et que je ne boive pas la honte de cette grande détresse? Seigneur bailli, accordez-moi une seule grâce et permettez-moi de prier un instant Notre-Dame de la Grâce, puisque je passe devant l'église.

Deux bourgeois intercèdent pour Guibour, à laquelle le bailli permet de s'agenouiller devant l'église.

GUIBOUR.

Dame de miséricorde, je donne mon âme à Jésus ton cher fils. Toi qui justifies les pécheurs et glorifies les tiens au ciel, aie pitié de ma misère... Viens au secours de mon âme, car le corps va périr, brûlé au feu du bûcher. Je me confesse à toi, comme une pauvre pécheresse,

de tous les péchés que j'ai jamais commis en paroles et en actes. Notre-Dame, fais que Dieu, qui seul en a le pouvoir, me pardonne, lui qui voit des cœurs le repentir.

LE BAILLI.

En avant, en avant, allons, sus donc ! Nous tardons trop, la plus grande partie du jour est passée. Guibour, allez, allez ! Cochet, hâte-toi de la mener là où son corps brûlera dans la flamme du bûcher.

GUIBOUR.

O Vierge, perle précieuse, je crains ce bailli comme la foudre; il est en fureur contre moi. Vierge pure, reine du monde, souveraine du ciel, par le tourment de cette flamme, par cette mort cruelle et honteuse, sauve-moi du feu de l'enfer et prends mon âme en ta garde. Je te l'abandonne.

LE BOURREAU qui a mené Guibour sur le lieu de l'exécution.

Dame, mettez-vous à genoux, sans

tarder : je vais vous lier par les côtés à ce poteau et puis je ferai un nœud autour du cou et de la poitrine.

GUIBOUR (à la foule).

Vous qui me regardez en face, priez pour moi Notre-Dame... et je prie que ce meurtre honteux ne soit reproché ni à mon mari ni à sa fille. Car je crois fermement que ma mort les attriste et qu'ils ont pitié de ma douleur.

LE BAILLI (au bourreau).

Cochet, hâte-toi. Puisqu'elle est liée de fortes cordes, mets sur elle de toutes parts du bois et de la paille et puis boute le feu.

(Le bourreau obéit).

LE BAILLI.

Au feu, au feu, au feu, sans tarder.

LE BOURREAU.

Je vais le chercher, seigneur, tout est prêt.

SCENE XIII

Au Paradis.

DIEU.

Mère, mère, il est temps que vous descendiez sauver et défendre Guibour, qui vous appelle si lamentablement et vous supplie d'intercéder auprès de moi afin que je lui pardonne son péché. Allez la défendre : que son cœur ne souffre ni ne soit détruit malgré le feu qui l'entoure.

NOTRE-DAME.

Mon fils, je suis prête à aller. Gabriel, descendez, et vous, Michel, et chantez en marchant.

GABRIEL.

Dame, votre volonté sera faite. Allons, Michel, chantons, ami, d'un doux accord tout en allant.

(Ils chantent un rondeau).

SCENE XIV

Le lieu de l'exécution.

LE BOURREAU.

Mes amis, je vais allumer ce feu avec une telle force qu'il faudra vous retirer de tous côtés.

NOTRE DAME (aux deux archanges).

Mes amis, repoussez ce feu si loin de mon amie loyale qu'il ne puisse lui faire mal. Guibour, prends courage, tu n'auras par ce feu ni douleur ni tourment parce que dévotement tu m'as appelée.

GUIBOUR.

O Dame, qui avez le privilège d'être louée en paroles et en chants sur tous les saints du paradis, si vous voulez me défendre de cette mort cruelle, moi chétive femme, comment pourrai-je, ô Vierge Marie, vous en remercier?

LE BAILLI.

Je crois vraiment que cette femme doit être brûlée, tant ce feu a jeté de flammes grandes et rouges.

LE FRÈRE D'AUBIN.

Seigneur, le bois était sec. Elle a ce qu'elle mérite. Je ne me plains pas de sa mort.

LE BOURREAU.

Seigneurs, je vois ces liens et toutes ces cordes rompues. Tout est brûlé. Mais elle est saine et sauve et très belle.

LE FRÈRE D'AUBIN.

Par le sang et les entrailles de Dieu, meurtrière, vous n'échapperez pas ainsi. Vous serez brûlée. Cousin, allons chercher bois, broussailles, chaume et pois secs afin qu'elle meure à ce coup.

Le bailli engage le frère d'Aubin à jeter le bois dans le feu.

NOTRE-DAME.

Feu, je te défends de passer sur cette

femme et de lui faire du mal. Belle amie, prends courage. Allons, remontons au ciel.

MICHEL.

Nous vous obéissons, Dame. Gabriel, or sus, chantons harmonieusement : (*rondeau*) : « Le souvenir de votre grâce détache de Satan maint cœur. Dieu puissant, miséricordieux, votre bonté donne aux pécheurs le pardon ».

(Ils remontent au paradis).

GUIBOUR.

Beaux seigneurs, par pitié, je vous prie humblement, soyez bons, épargnez-moi. Sachez que je ne sens rien et suis gardée par la grâce de Dieu. N'ayez pas honte d'être vaincus. Car Notre-Dame est mon bouclier, la reine des cieux, et, avec elle, Jésus a été mon soutien.

LE BAILLI.

Seigneurs, seigneurs, voici un très grand miracle, je n'ai jamais rien vu de pareil. Nous avons péché contre Dieu d'avoir

ainsi maltraité ce corps saint. Guibour' chère amie, sortez du feu. Je vous jure par mon âme, que je crois que vous êtes une sainte.

GUIBOUR.

Je ferai ce que vous m'ordonnerez, me voici hors du feu. Que voulez-vous, seigneur ?

LE BAILLI.

Dame, je vous demande pardon, à genoux et mains jointes, du courroux que j'ai eu envers vous et du tort que je vous ai fait. Ne me maudissez pas et ne dites pas de mal de moi.

GUIBOUR.

Pour Dieu, levez-vous. Ne vous humiliez pas ainsi, seigneur, car vous n'avez commis aucune faute envers moi. Mon crime est si grand que vous deviez me brûler cent fois. Mais par la bonté de Notre-Dame, que j'ai implorée de tout mon cœur, je suis sauvée. Si vous m'avez

fait tort, que la mère de Dieu vous pardonne et nous donne une bonne fin à tous.

(Deux bourgeois et le bailli accompagne t Guibour à l'église. Guibour remercie Dieu de l'avoir sauvée et demande au bailli si elle peut rentrer chez elle).

LE BAILLI.

Oui, Guibour. Mais vous n'irez pas seule, je vous accompagnerai avec mes gens.

LE PREMIER SERGENT.

Hâtons-nous, je marche devant.

LE DEUXIÈME SERGENT.

Et moi avec vous. En avant. Place, place !

GUIBOUR.

Seigneurs, que Dieu vous donne à tous la joie éternelle, pour m'avoir ainsi accompagnée. Maintenant laissez-moi seule.

LE BAILLI.

Songeons au retour. Adieu, Guibour.

GUIBOUR.

Seigneur, adieu ! Que le ciel vous protège ! Merci.

SCENE XV

Dans la maison de Guillaume.

LE PREMIER PAUVRE, AVEUGLE.

Vierge qui es assise à la droite de Dieu, protégez tous ceux qui me font du bien. Mon corps est tout amaigri, je suis pauvre. Je ne sais, quand on me pousse, si ce sont bêtes ou gens. Je ne distingue pas le plomb de l'argent, ni le cuivre de la monnaie d'or. Hélas ! bonnes gens, comme il perd un noble trésor, celui qui perd la lumière des yeux ! Donnez-moi, car en vérité je n'ai vu personne aujourd'hui me faire l'aumône. Au pauvre aveugle, pour l'amour de Dieu !

GUIBOUR.

Bon vieillard, reste là. Attends, attends, je vais à toi. Tiens, cher frère, prie le roi du ciel pour moi.

LE PREMIER PAUVRE.

Ah ! dame, que Dieu vous garde en bonne santé et à la fin vous soit miséricordieux !

LE DEUXIÈME PAUVRE.

... Donnez-moi, pour l'amour de Dieu, votre aumône, dame Guibour; je suis un pauvre homme qui n'a rien à donner à manger à ses trois petits enfants.

GUIBOUR.

Tu n'as rien, mon ami ? sois sans crainte, tu ne seras pas rebuté. Tiens, prends ce sac de blé, charge-le sur ton dos et va. Adieu.

LE DEUXIÈME PAUVRE.

Dame, Dieu qui voit pleinement la volonté des cœurs, vous le rende au jugement dernier.

GUIBOUR.

Que Dieu veuille se souvenir de moi et m'accorde de faire sa volonté.

Guibour, qui s'est entièrement dépouillée, donne à un troisième pauvre son manteau.

GUIBOUR.

Je n'en ai pas d'autre. C'est celui que je revêts quand je sors.

LE TROISIÈME PAUVRE.

Jésus, le doux miséricordieux et sa mère Marie, vous rende au centuple ce précieux don et vous reçoive à sa droite !

GUIBOUR.

Amen. Du fond du cœur je l'en supplie.

Deux bourgeois vont ensemble à l'église assister à l'office le jour de la Purification de la Vierge et y offrir des cierges.

GUIBOUR.

Dame mère du Seigneur, j'ai toujours entendu la messe et l'office, sauf aujourd'hui. Et pourtant aujourd'hui c'est le jour où vous êtes allée parée au temple, y faire pieusement votre purification et y porter votre enfant. Mes yeux se remplissent de larmes. J'avais autrefois un prêtre qui me disait la messe dans mon oratoire loin de la foule. Maintenant je

ne puis plus l'avoir, car j'ai tout donné. J'ai même donné, par amour pour vous, un manteau que je mettais quand je sortais. Que Dieu ne me réprouve, si je reste ici. Car si je vais à l'église, les gens se moqueront de moi, parce que je serai nue, moi qui étais vêtue richement et de beaux atours. Mon espoir est que vous et votre fils aurez pitié de moi. Je resterai ici enfermée et prierai de cœur dévotement.

Jésus avec Michel et Gabriel descend du ciel. Les archanges chantent, Saint Jean remet à Notre-Dame un cierge qu'elle offrira à l'église. « Ici pendant que Jésus lui-même célèbre la messe, Notre-Dame va à l'offrande et les saints la suivent. Notre-Dame dit » :

Michel, va dire à cette femme que le prêtre la blâme fort de le faire tant attendre et qu'elle vienne sans retard offrir son cierge.

MICHEL.

Glorieuse Vierge, j'y vais. (*A Guibour*) Dame, venez à l'offrande; le prêtre at-

tend depuis trop longtemps. Offrez votre cierge.

GUIBOUR.

Sachez que ce cierge, je ne l'offrirai ni à la Vierge ni à personne, mais je le garderai précieusement. Que le prêtre continue et achève sa messe, sans m'attendre.

MICHEL.

Je vais porter cette réponse à Notre-Dame. (*A Notre-Dame*) : Glorieuse Vierge Marie, elle m'a dit qu'elle ne viendra pas et que le prêtre continue et achève sa messe.

Notre-Dame fait dire à Guibour d'aller à l'église. Mais Guibour refuse une seconde fois. Alors Notre-Dame ordonne à Gabriel d'arracher le cierge de la main de Guibour.

GUIBOUR.

Vous n'aurez pas la force de me l'ôter du poing. Je vous défends d'y toucher.

GABRIEL.

Je le tiens déjà par une moitié, j'en serai maître.

GUIBOUR.

Je le tiendrai si solidement qu'il me demeurera. Vous tirez en vain.

GABRIEL.

Bientôt vous parlerez autrement. J'emporte au moins ce morceau. (*A Notre-Dame*) Reine des cieux, voici ce que j'ai pu prendre.

DIEU.

Allons. Elle gardera précieusement et avec dévotion ce qui lui est resté. Or sus remontons en procession au ciel. Et vous, anges, chantez.

Les anges remontent au ciel en chantant un rondeau.

GUIBOUR.

Notre-Dame, merci de vos grandes bontés. Dieu, où ai-je été? Il m'a semblé que j'étais en une grande église où je vous voyais comme une reine et beaucoup de saints avec vous. Votre fils chantait la messe. Saint Vincent était diacre et saint Laurent sous-diacre. Un saint a donné

un cierge à chacun et à vous d'abord et vers moi il est venu à la fin, avant que commençât l'*Introit*. Et puis quand la messe fut dite, à voix haute jusqu'à l'offrande, vous êtes allée offrir votre cierge et tous les saints après vous. Puis votre ange est venu me dire d'offrir mon cierge, que je voulais garder tout entier et il m'en a enlevé une moitié de force. Mais je m'en console; car il a dû me laisser la plus grande moitié. Je reconnais, Vierge Marie, que mon âme a été ravie et vous en remercie humblement et le tendre Jésus de ce qu'il ne m'a pas oubliée et m'a fait entendre aujourd'hui la messe.

LA PREMIÈRE NONNE.

Guibour, réjouissez-vous en Dieu, car sachez qu'il nous envoie toutes deux à vous pour vous dire de venir sans tarder prendre l'habit de notre communauté.

LA SECONDE NONNE.

Il veut que vous quittiez la vanité de

ce monde pour le servir et pour mériter la gloire éternelle.

GUIBOUR.

C'était tout ce que je désirais. Faisons la volonté de Dieu. Puisque vous devez me conduire, je suis prête à vous suivre.

LA PREMIÈRE NONNE.

Allons. Mais en marchant chantons toutes trois et louons le doux roi des rois et sa mère très douce. (*Elles chantent*) :

« On doit bien, ô Vierge, vous louer, car pour nous sauver de l'enfer, Dieu s'est fait homme en vous et nous a affranchis de la mort, dont Adam nous a chargés par la morsure de la pomme ».

II

Le Chevalier qui donna sa femme au Diable

SCENE I

Dans le château du chevalier.

LE CHEVALIER.

Dame, vous savez que la Fortune m'a donné des biens et accordé l'argent suffisant pour maintenir ma seigneurie en état digne d'un chevalier. Dans tout ce pays il n'y a homme plus riche que moi. Je vis sans soucis, je fais fi des vilains, j'ai des serviteurs nombreux...

LA DAME.

Mon doux ami, si vous avez des biens en abondance, je vous dis d'en remer-

cier Dieu dévotement; car sachez, en vérité, que c'est sa grâce qui vous les envoie. Qui bien en use, il acquerra la plénitude des joies célestes.

LE CHEVALIER.

Je puis mener large vie pour faire valoir mon état. Nul n'ose me contredire, chacun me dit : « Seigneur, Dieu vous bénisse ! » J'ai tout ce que je désire. Je vais rire, faire bombance et largement faire don de mes biens aux gens de ma cour. Ils seront heureux de me servir; je me ferai craindre, pour tout dire d'un mot.

LA DAME.

Vivre caché, faire le sourd vaut mieux que vie orgueilleuse. Car on voit par le temps qui court abattre les présomptueux. Il faut se tenir dans la mesure, sans vouloir tendre à monter trop haut. La Fortune souvent fait choir ceux qui veulent trop entreprendre.

LE CHEVALIER.

Personne n'a le pouvoir de me reprendre de mes actes; je ferai ma volonté.

LA DAME.

Qui veut follement dépenser son bien, mourra dans la souffrance et dans le chagrin.

LE CHEVALIER.

Dame, gardez-vous bien de parler de cela davantage.

LA DAME.

Mon ami, puisqu'il vous plaît, je le veux bien, car je vois bien que vous êtes courroucé.

La dame sort. Le chevalier appelle Amaury et Anthénor.

SCENE II

LE CHEVALIER.

Approchez-vous, Amaury, et vous aussi, Anthénor; je vous abandonne une très

grosse part de mon avoir; car je sais, en vérité, que vous me servez honnêtement, sans me tromper en rien. C'est pourquoi vous recevrez cette bourse toute pleine d'or et vous la partagerez entre vous, comme il vous plaira.

Amaury et Anthénor remercient leur maître et lui promettent fidélité.

LE CHEVALIER.

Envers chacun je veux être généreux et ne veux refuser rien à personne, afin qu'on parle de moi. Chacun sera récompensé, qui me servira de bon cœur.

SCENE III

LA DAME (à part).

Hélas ! je suis blessée au cœur, quand je vois mon doux époux dissiper son bien sans raison et que je pense qu'il se trouvera pauvre. O Vierge très renommée,

par ta sainte Conception, veuille me préserver de honte; en toi est mon amour, en toi ma protection. Mère de Dieu, sans nulle tache, très haute dame, garde sa pauvre âme des atteintes du péché. J'implore ta douceur, afin qu'elle enflamme mon cœur et qu'il ne sente jamais la flamme de l'enfer.

Amaury et Anthénor se partagent l'argent et se promettent d'en obtenir davantage de leur maître, qui ne ressemble pas à ces « gens chiches qui n'osent pas manger tout leur saoul. »

SCENE IV

LE CHEVALIER.

J'ai renom au-dessus des plus grands pour mes largesses et les honneurs que j'accorde à tous les gens de ma terre. En vérité, aucun de mes prédécesseurs n'a possédé autant de biens, sans faire la guerre... Tout bien pesé et discuté, je suis d'avis que je ne puis être mieux.

Car homme méprisé, repoussé de tous, s'il est accusé, nul ne lui viendra en aide. Mais moi, j'ai grande puissance, avoir et revenus et je puis braver toute aventure...

Chacun me dit : « Seigneur, Dieu vous bénisse ». Nul n'ose me résister en quoi que je veuille dire. Je puis m'en donner, à mon tour, et faire du tapage.

Mais que vaut l'argent? Qui n'a ce qui lui fait plaisir, qui ne s'efforce à vivre plantureusement, à bon droit chacun dira de lui et jugera qu'il est malheureux.

(La dame entre).

LA DAME.

Songez à la fin, mon seigneur, et sachez que joie dissolue devant Dieu rien ne vaut... A quoi songez-vous, mon ami, d'ainsi dissiper votre bien? Vous abrégez vos jours et mourrez misérablement. Si vous avez des biens en abondance, faites des aumônes pour l'amour de Dieu et, en temps et lieu, vous en serez récom-

pensé. Soyez en bien certain... Vous avez fréquenté tournois et jeux, et tout cela ne vous a valu un sol tournois. Que sont devenus vos chevaux, sur lesquels vous paradiez ? Que vaut tout ce luxe que vous entretenez qui finit ainsi dans la ruine ? Au nom de la Conception de la très glorieuse Vierge, à laquelle l'Église s'adresse, songez à cela et considérez ce mal qui vous conduit ainsi à la ruine.

LE CHEVALIER.

Me tenez-vous pour fou et dénué de sens ? Par ma foi, je n'en ferai rien, malgré toutes vos prêcheries. Et si vous continuez à me sermonner, sachez qu'entre nous deux il y aura la guerre, puisqu'il me plaît de vivre ainsi. Silence, ne me parlez plus de ces choses.

LA DAME.

Puisque telle est votre volonté, je ne vous en parlerai plus. Mais je crains que

les choses ne finissent par tourner mal pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Mais taisez-vous donc, de peur que je ne vous frappe au visage. Je suis assez prudent et sage pour me conduire honorablement.

LA DAME.

Dieu le veuille, mon seigneur, sinon j'en serais attristée.

LE CHEVALIER.

... Je n'épargnerai ni or ni argent pour satisfaire tous mes désirs. Tant qu'il en a le loisir, un seigneur doit se donner du bon temps.

LA DAME.

Maintes fois tombent dans la misère ceux qui ont fait des dépenses excessives et insolentes, et puis ils s'en vont se repentant d'avoir tout dissipé, n'ayant plus de quoi faire le bien.

LE CHEVALIER.

Ne cesserez-vous aujourd'hui de crier? Je m'en vais et vous laisse. (*Il sort*). Je vais bientôt oublier ma colère avec mes gens. A quoi bon, pardieu, tant parler? Ohé, Amaury !

SCENE IV

AMAURY.

Mon seigneur.

LE CHEVALIER.

J'ai le cœur marri et plein de trouble et d'amertume.

AMAURY.

Pourquoi, seigneur?

LE CHEVALIER.

Vraiment, ma femme est une pie bavarde. Elle veut par ses prêcheries faire de moi un ermite. Elle m'a dit que je l'ai ruinée, en distribuant ainsi mes biens.

AMAURY.

Ha, seigneur, ne croyez rien de ce que femme vous dit. Vous en feriez une maladie, si vous preniez ces paroles à cœur. Vous êtes un homme d'honneur, prudent, large et prodigue. Si vous avez donné de vos biens, nul ne vous en saurait reprendre...

LE CHEVALIER.

Par la mort de Dieu, il en va ainsi. Rien n'est tel que de vivre joyeux. Quand je serai vieux et usé, alors je me tiendrai dans mon hôtel.

AMAURY.

Par le sacrement de l'autel, voilà qui est bien dit.

LE CHEVALIER.

Que chacun soit prêt à me suivre. Jusqu'à trois ou quatre heures nous pouvons nous ébattre, afin que j'oublie mon chagrin...

Le chevalier leur fait encore un don. Ils le remercient.

AMAURY.

Si quelque joyeux compagnon veut se joindre à nous, pourvu qu'il soit de bonne maison, nous trouverons moyen de jouer avec lui à quelque bon jeu.

ANTHÉNOR.

Bien parlé, morbleu, j'ai encore cinquante écus.

(Ils sortent. Paraît le diable).

SCENE V.

LE DIABLE.

Si je puis par mon art venir à bout de ce chevalier, je l'attirerai à moi, en dépit de sa perfide femme. Chaque jour elle s'adresse à cette Marie qui nous cause tant d'ennuis et nous enlève nos gens par son très vilain caquet. Je vais tâcher de les avoir tous deux par ruse et par tricheries. On sait bien que je suis assez adroit pour trouver le moyen de

faire tomber le chevalier en la voie de désespérance. En avant, mettons-nous à l'œuvre.

(Il sort. Paraît la dame).

SCENE VI

LA DAME.

Je vais aller à l'église faire humblement ma prière à la Vierge débonnaire qui a porté dans son sein le doux Créateur, afin qu'elle préserve mon mari de tout péché et que par sa grâce elle accorde qu'il fasse sa sainte volonté.

Elle entre dans l'église.

Ici je veux m'agenouiller et lui présenter ma requête...

Très humblement, ô douce consolatrice, je viens recourir à toi et te supplier à genoux de faire agir ta grâce sur mon mari. Qu'il soit par toi gardé, ô Dame, de mourir honteusement, que sa pauvre âme ne périsse dans l'ignominie...

O doux ruisseau, fontaine très pure, écoute-moi, ô Dame! Je te supplie humblement pour mon mari, car je vois bien que son cœur a changé; il n'a pas voulu suivre la bonne voie... Ouvre tes doux yeux, étends sur lui ta grâce, et que, en tous lieux, il accomplisse tes saints commandements.

SCENE VII

Le pipeur entre.

LE PIPEUR.

J'ai trop tardé. Il faut que j'aille gagner quelque argent. J'ai dépensé maint denier et n'ai acquis un seul blanc... Je me fais fort de tromper tout homme vivant au monde. Mais il ne faut pas s'attaquer au premier venu, quand on rencontre une proie. J'ai ici cent sous en monnaie et deux ou trois écus en plus. Pourvu que je sois avec les plus riches,

j'en attraperai d'autres, quoi qu'il en coûte.

AMAURY entrant avec le chevalier et Anthénor.

Seigneur, je vois venir vers nous un homme qui me semble vraiment être un joyeux compère.

LE CHEVALIER.

Laissez le venir; dès qu'il sera près de nous, il faudra s'enquérir qui il est.

ANTHÉNOR.

Il vient de ce côté, mon seigneur. Déjà il est tout près de nous.

LE CHEVALIER.

En avant donc, hardiment. Enquérons-nous de son état.

LE PIPEUR (à part).

Je vois ces gens en grande discussion. Il faut que j'aille vers eux. S'ils veulent se risquer aux dés ou aux cartes, pourvu que nous soyons ensemble, les coudes sur la table, tout ira bien.

Amaury s'approche avec Anthénor du pipeur.

Hé, galant ! Ne refusez pas de nous dire, s'il vous plaît, où vous allez.

LE PIPEUR.

Je vais m'ébattre et, s'il vous convient, passer le temps avec vous, car je vois bien à votre air que vous êtes d'honorable maison.

ANTHÉNOR.

Venez parler à mon seigneur : peut-être voudra-t-il, s'il vous entend, jouer aux dés avec vous.

AMAURY.

Certes il ne désire rien d'autre, ni vous non plus, à vrai dire.

LE PIPEUR.

Je l'écouterai volontiers.

S'approchant du chevalier.

Seigneur, Dieu vous accorde bonne vie.

LE CHEVALIER.

Que Dieu vous bénisse, compagnon ! Que cherchez-vous ici?

LE PIPEUR.

Que sais-je? Pour oublier les soucis, je m'en vais au hasard m'ébattre joyeusement, une heure ou deux au plus, sans chercher noise.

LE CHEVALIER.

A quel jeu?

LE PIPEUR.

Aux bons dés pelus ou à quel jeu vous voudrez.

LE CHEVALIER.

Par la chair de Dieu, nous sommes à vos ordres. Sus, Amaury et Anthénor! J'ai apporté ici mon argent. Jouons un peu pour passer le temps.

AMAURY.

Mon seigneur, nous ne dirons pas non. Mais ce que nous gagnerons nous restera.

LE CHEVALIER.

N'en doutez pas. Si vous aviez gagné

toute ma terre, je voudrais qu'elle vous restât.

LE PIPEUR.

Voici des dés. Sus, choisissez. A quel jeu jouerons-nous?

ANTHÉNOR.

A la chance.

AMAURY.

Bon, avancez-vous donc ! Prenez place ici, mon seigneur. Nous vous devons faire honneur. Jetez les dés...

Ils jouent aux dés et le chevalier perd.

LE CHEVALIER.

Qui a de l'argent, qu'il m'en prête, jusqu'à ce que je sois de retour dans mon hôtel.

AMAURY.

Quant à moi, j'ai juré que, au jeu de dés, jamais je ne prêterai d'argent. Cherchez-en autre part.

ANTHÉNOR.

Morbleu, je serais bien sot si je prêtais

de l'argent à mon seigneur. Jarnibleu, si j'en avais mille fois plus que je n'en possède, il n'aurait pas un denier pour jouer avec moi.

LE CHEVALIER.

Vous voulez donc me laisser sans croix ni pile?

LE PIPEUR.

Cherchez-en autre part, où vous voudrez, car du nôtre vous n'aurez rien.

LE CHEVALIER.

Il faut donc que je m'en aille, sans que nul me réconforte.

Il s'en va.

SCENE VIII

Le pipeur s'en allant d'une part.

Par la chair de Dieu, je m'en vais, puisque me voilà la bourse bien garnie.

Anthénor et Amaury d'autre part.

ANTHÉNOR.

Que mon seigneur boive sa folie. S'il a tout perdu, c'est sa faute. Il ne me reverra d'aujourd'hui ni de cette année, si bon me semble.

AMAURY.

Puisque nous sommes fournis d'argent et que lui est sans un écu, allons-nous en. Ce n'est qu'un sot. Il se repent, mais trop tard. Par ma foi, il ne m'en chaut !

ANTHÉNOR.

Qu'il ne compte pas sur moi, puisqu'il a dépensé son bien. Quant à moi, j'ai mené à bien mes affaires, je suis bien fourni.

LE PIPEUR.

Je suis arrivé ici pour mon bonheur... Mais puisque j'ai pris ma part du jeu, allons nous amuser.

Il sort.

SCENE IX

Dans l'hôte du chevalier. LE DIABLE entre.

Je vais m'approcher de ce chevalier que je vois là-bas. A sa mine, je vois bien qu'il est fort marri et pourtant il a l'air d'être un seigneur; je tâcherai de faire si bien que j'aurai sa femme et lui, ou je fais peu de cas de mon habileté.

SCENE X

LE CHEVALIER.

Ah ! Fortune, que m'as-tu fait? Suis-je par toi ainsi vaincu? Oh ! quel malheur ! Quelle douleur, quelle rage ! Hélas ! que vais-je devenir? J'ai tout perdu, c'en est fait de moi, et par ma faute ! Haraut ! j'en deviens fou. Quelle horreur, quelle cruelle perte, quel deuil, quelle terrible tourmente! Quel affreux forfait

je viens de commettre ! J'ai très mal agi, j'ai déshonoré tout mon lignage, j'ai dissipé tout mon patrimoine par ma folie. Peu s'en faut que je ne me pende. O chagrin cruel et excessif ! O ennemi féroce et audacieux ! A quel jeu ruineux j'ai joué follement ! Des maux et des chagrins sans nombre s'élèveront pour moi en tous lieux. Mes pauvres yeux seront pleins de tristesse. Quel malheur qu'on ne me pende pas au gibet pour en finir avec la vie. Quelle honte je fais à tous les chevaliers. J'ai ruiné toute ma seigneurie. Chacun se moque de moi et m'insulte. Et tout cela à cause de mes mauvaises actions.

Ah ! Mort, viens vers moi, ne tarde pas, prends ton dard et lance-le contre moi. Mort, Mort, accours, je te prie. Pourquoi la terre ne m'a-t-elle pas englouti pour les maux que j'ai moi-même recherchés ! Mort, Mort, lâche ta fureur, je ne veux plus vivre...

Entre la femme du chevalier.

LA DAME (à part)

Mon cœur souffre, il est serré à cause de mon seigneur et mari que je vois venir seul. Il lui est, je crois, arrivé quelque malheur. Il y a longtemps que je ne l'ai vu venir tout seul, comme aujourd'hui. (*Au chevalier*) : Mon seigneur, soyez le très bien venu, comment allez-vous? Vous me semblez tout abattu.

LE CHEVALIER.

Hélas ! oui, ce n'est pas sans cause, douce amie.

LA DAME.

Oh ! pour l'amour de Dieu, ne vous troublez pas si cruellement, de peur qu'il ne vous arrive encore pis. Il faut tout prendre en patience.

LE CHEVALIER.

J'ai perdu tout mon avoir. C'est pourquoi je suis blessé au cœur quand j'y son-

ge. Je n'ai plus ni or ni argent pour mener bonne vie, et cela m'est un déshonneur.

LA DAME.

Hélas ! Mon seigneur, notre Créateur, soyez en assuré, prendra soin de vous. Si par malheur vous avez follement perdu le fruit de votre labeur, hélas ! consolez-vous !

LE CHEVALIER.

Partout j'étais le bienvenu et bien traité et vivais dans la joie. Maintenant je n'ai plus rien, je me vois tout nu, soupçonné de mal. Il n'y a grand ni petit qui ne me dise : « Attrape ! »[1]

LA DAME.

Consolez-vous, seigneur.

LE CHEVALIER.

Mon mal trop empire.

LA DAME.

A quoi vous sert votre colère ?

1. C'est-à-dire : qui ne me frappe.

LE CHEVALIER.

Je voudrais mourir.

LA DAME.

Que Jésus vous sauve !

SCENE XI

Dans un lieu désert.

LE DIABLE.

Il est temps maintenant que je me hâte de mener à bien mon entreprise. Chacun méprise le chevalier, parce qu'il a dépensé tout son bien. Pourvu qu'il ait entendu mes paroles, il sera à moi, sans nul doute, et j'aurai aussi la fausse gloutonne, sa femme, qui est servante de Marie.

SCENE XII.

LE CHEVALIER.

Je dois bien maudire ma vie, maintenant que chacun me harcèle de moque-

ries. Mes serviteurs m'ont chassé. Fortune m'est contraire, la noblesse a péri pour moi. Je perds le sens... Chacun me traite de fainéant et l'on dit de moi : « Voyez là ce benêt, chassez-le, c'est un vrai malheur qu'il vive. » Ah! Mort, mords-moi de ton dard ! Je n'ai autre désir, aujourd'hui que toute joie me quitte.

LE DIABLE.

Qu'as-tu, chevalier? Dis-moi hardiment et en toute assurance ce qui tant te frappe au cœur.

LE CHEVALIER.

Qui es-tu? Viens. Je suis tout ébahi que tu m'honores ainsi.

LE DIABLE.

Que t'importe? Sache que je puis écarter de toi la douleur qui te tient si amèrement.

LE CHEVALIER.

Tes efforts auraient peine à seulement

me calmer, ou bien tu es un bien puissant seigneur.

LE DIABLE.

J'ai en moi le gouvernement du monde. Sache bien que je puis enrichir un pauvre homme.

LE CHEVALIER.

S'il en était ainsi, je serais hors de tourment, car je ne désire rien davantage.

LE DIABLE.

Puisque tu en as le loisir, dis-moi si tu veux m'obéir; ensuite je te ferai riche.

LE CHEVALIER.

Pourvu que je sache sans faute qui tu es, sois assuré que j'obéirai à tes ordres.

LE DIABLE.

Mon nom, jamais je ne te dirai, mais je remédierai à ton malheur, si tu agis selon ma volonté.

LE CHEVALIER.

Morbleu, je te servirai et ferai ta volonté, si tu tiens ce que tu me promets..

LE DIABLE.

Oh ! n'en parle plus, il suffit. Je sais bien que chacun t'abandonne, parce que tu n'as plus de quibus.

LE CHEVALIER.

C'est vrai.

LE DIABLE.

Venons au fait. Tu seras par moi remis sur pied, mais fais ce que je t'ordonnerai... Tu m'écriras une lettre de ta main, avec ton sang, puis tu seras pourvu.

LE CHEVALIER.

Comme tu me la dicteras, je te l'écrirai : c'est justice, puisque je serai honorablement pourvu.

LE DIABLE.

Sache que je connais ce qui t'arrive : ta propre femme t'a trompé, aussi dois-tu l'abandonner.

LE CHEVALIER.

Je n'ai vu aucune faute en elle. Ce que tu me dis m'a tout ému.

LE DIABLE.

Viens ici, veux-tu me la donner?

LE CHEVALIER.

Si tu voulais me récompenser et me mettre en haut rang, peut-être que je m'aviserais.

LE DIABLE.

Livre-la moi sans retard et je te ferai bientôt remettre beaucoup d'argent.

LE CHEVALIER.

Morbleu, je te l'accorde, pourvu que je sois en état et dans sept ans je te l'amènerai.

LE DIABLE.

Écris-moi une lettre. Dès que je l'aurai vue; je te mettrai en mesure d'accomplir ta volonté.

LE CHEVALIER.

Très volontiers je l'écrirai et la signerai de ma main, ainsi que tu la dicteras.

LE DIABLE.

Écris. Je te dirai et nommerai les points,

comme tu devras écrire la lettre. Premièrement tu mettras que tu renies la Trinité et la foi de toute l'Église.

LE CHEVALIER.

Hé ! tu ne m'auras pas ainsi. Je réfléchirai à ce cas; la chose vaut qu'on y regarde de près.

LE DIABLE.

Si tu veux être mis en liberté, il faut que tu en passes par là.

LE CHEVALIER.

C'est un cas très grave, il faut y réfléchir.

LE DIABLE.

Veux-tu t'abaisser encore et vivre en pareille mendicité? Accorde sans faute ce que je te dis et tu seras mis en grande dignité.

LE CHEVALIER.

Renier la Trinité, c'est un point dur et détestable. Mais être mis en liberté est agréable à mon cœur.

LE DIABLE.

Fais vite, de par le diable, ou je m'en vais.

LE CHEVALIER.

Eh bien, pour être riche et honoré, je le ferai.

LE DIABLE.

Je te dirai ensuite : tu renieras la Vierge Marie.

LE CHEVALIER.

Par ma foi, tant que je vivrai, je n'en ferai rien, certes !

LE DIABLE.

Pourquoi, méchant, ne veux-tu pas aussi bien renier la mère que le fils?

LE CHEVALIER.

Passe ce point. La chose m'est trop dure.

LE DIABLE.

Tu n'auras rien du tout si tu ne le fais.

LE CHEVALIER.

Laissons cela en paix. Si j'en devais mourir, jamais je ne le ferai.

LE DIABLE.

Continuons : tu me promets que tu amèneras ta femme. Écris ta lettre et achève-la et ensuite tu la signeras.

LE CHEVALIER (Il écrit).

Tu vas l'avoir écrite. Que veux-tu de plus? La voilà.

LE DIABLE.

Il faut que je songe à te fournir de grand avoir. Premièrement tu sauras que pour parvenir à tes fins, tes efforts tendront à faire ce que tu m'as promis. Afin d'être remis en honneur, tu iras près d'ici en un endroit que je t'indiquerai et que tu trouveras; là-bas, il y a un très grand trésor pour faire de toi un homme riche et plus que tu ne le fus jamais. (*Il conduit le chevalier à l'endroit indiqué*).

Vois-tu, regarde autour de toi, voici le lieu dont je te parle. Maintenant songe à revenir au terme fixé.

LE CHEVALIER.

Puisque la lettre le confirme, je reviendrai sûrement. Bientôt je serai hors de soucis, puisque j'aurai argent et biens. Par le sang de Dieu, je suis sauvé et me ferai respecter. J'emporterai cet argent, pour m'acheter des habits neufs, avoir mules et chevaux et train de maison convenable. Peu me chaut d'où vient l'argent, puisque j'en ai.

LE DIABLE (en s'en allant).

J'ai tant brassé que le chevalier est pris dans mon filet. J'aurai aussi sa damoiselle. Elle aussi n'échappera pas. Quand l'heure et le moment viendront, je ne manquerai pas de revenir ici.

SCENE XIII

(Dans l'hôtel du chevalier).

LE CHEVALIER.

Mon amie, ne soyez plus en souci, j'ai de l'argent en abondance.

LA DAME.

Dieu soit loué, mon ami, j'en ai très grande joie. Sachez que Dieu pourvoit les siens, jamais il ne les laisse périr.

LE CHEVALIER.

Je ne veux pas m'enquérir si Dieu ou le diable me l'envoie. Puisque j'ai argent et monnnaie, il ne me chaut d'où ils proviennent.

LA DAME.

A quoi songez-vous de parler ainsi? Taisez-vous. Vous devriez souffrir dans votre cœur de proférer telles paroles.

LE CHEVALIER.

Par Dieu, laissez ces propos frivoles.

Je ne crains nullement d'être jamais dans le besoin.

LA DAME.

Vous avez troublé mon cœur. A quoi pensez-vous, doux seigneur, quand je vous entends proférer parole aussi détestable?

LE CHEVALIER.

Silence, par tous les diables, afin qu'il n'y ait querelle entre nous. Si vous me fâchez, le diable vous chantera messe.

LA DAME.

Ah ! Notre-Dame, quelle détresse est en mon cœur ! Mais puisqu'il en est ainsi, il faut que je laisse faire.

LE CHEVALIER.

Je ne veux plus que rire et m'ébattre, puisque je suis pourvu d'argent. J'ai bien raison de songer à m'amuser soir et matin. J'ai de l'or et de l'argent en abondance, en dépit des faux envieux.

Amaury et Anthénor viennent offrir leurs services au chevalier maintenant qu'il est « remplumé ».

SCENE XIV

Les sept ans sont révolus. Dans le lieu désert.

LE DIABLE.

Il me convient de songer au terme auquel le chevalier s'est librement engagé envers moi à me livrer sa femme. Je l'aurai corps et âme, malgré Dieu et ses saints, car il m'a écrit de sa main une lettre qu'il a scellée de son sceau. Il faudra que j'aille tantôt attendre au lieu indiqué. Il m'appartient sûrement, jamais il ne m'échappera. Marie ne pourra m'empêcher de l'avoir.

SCENE XV

Dans l'hôtel du chevalier.

LA DAME.

J'ai le cœur très troublé de ne pouvoir apprendre d'où mon seigneur tire l'ar-

gent qu'il possède maintenant. Il donne aux grands et aux petits. Quand j'y pense, je suis bien triste en mon cœur. Mère du Créateur, pour calmer ma douleur, viens à mon secours. Garde-moi de tout déshonneur et garde toujours mon seigneur en ta grâce. Je m'adresse humblement à toi. Fais qu'il se détache des pratiques que je crains... Garde-le de tentation et de péché. Tu connais toute ma pensée, dame glorieuse, défends-moi dans mon malheur...

SCENE XVI

Le chevalier entre et s'approche de sa femme.

LA DAME.

Je ne sais ce que vous avez, mon seigneur, vous êtes tout pensif. Dites-moi, pour Dieu, ce qui vous rend si songeur.

LE CHEVALIER.

La vérité vous sera dite, puisque vous

le désirez. Venez sans tarder avec moi nous ébattre un peu pendant trois ou quatre jours dans ce bois près d'ici. Je ne serai hors de souci que quand je vous y aurai menée.

LA DAME.

Est-ce là votre ferme volonté, mon bon seigneur? Pourvu que pour moi il n'y ait ni honte ni déshonneur, je suis prête à faire ce que vous désirez. Mais je me demande pourquoi vous voulez me mener dans ce bois, car il y a longtemps que vous n'en parliez. Je ne sais d'où cela vient.

LE CHEVALIER

N'en parlez plus, il le faut. Dépêchez-vous.

LA DAME.

Puisqu'il le faut, allons au bois quand vous voudrez. Vous emmènerez vos gens, car il est bon d'être en compagnie.

LE CHEVALIER.

Je ne le ferai; il n'y aura personne, hors vous et moi.

LA DAME.

Cela met mon cœur en émoi, que vous vouliez aller seul, sans page ni écuyer, vous et moi. Que veut dire cela?

LE CHEVALIER.

Ne parlez plus.

LA DAME.

Non, puisqu'il vous plaît, je le veux bien, pourvu qu'on ne nous fasse pas de mal.

LE CHEVALIER.

Avez-vous peur?

LA DAME.

Non. Mais je crains quelqu'un que nous pourrions rencontrer.

Ils s'en vont vers le bois.

LE CHEVALIER.

Soyez sans crainte. Personne ne vous

fera de mal. Il faut que vous descendiez par ce vallon, afin qu'on ne nous voie pas.

LA DAME.

Allons, que Dieu et la douce Vierge nous accompagnent! Je la supplie, au nom de sa Conception, de nous garder et de nous défendre.

SCENE XVII

Dans la forêt.

LE DIABLE.

Je vais attendre le chevalier qui va venir avec sa femme pour atteindre le point vers lequel je tends depuis longtemps. Puisqu'il s'est livré à moi et sa femme aussi par cette lettre, rien n'empêchera qu'ils ne m'appartiennent de droit.

LA DAME.

Permettez-moi d'entrer un instant dans cette église pour prier Dieu et la Vierge,

en laquelle je me fie, et puis je vous rejoindrai. Mon cœur sera hors de chagrin et de tristesse, pourvu qu'humblement j'aie présenté ma requête à Marie. Mon doux seigneur, je vous prie de m'accorder ma prière.

LE CHEVALIER.

Vous me cassez la tête par tous ces bavardages. Allez donc et songez, quoi qu'il arrive, à venir dès que vous aurez fini.

LA DAME.

Je reviendrai sûrement en ce lieu, sans tarder, n'en doutez pas.

Le chevalier continue son chemin. La dame entre dans la chapelle.

Devant toi je viens me présenter, ô Vierge, que chacun doit implorer et honorer. Veuille entendre ma prière. J'ai raison de pleurer, gémir, me lamenter et désespérer sans joie. Mon mari, ô Vierge précieuse, m'amène en ce bois là-bas,

mais ne veut me dire pour quelle raison. Je te supplie, répands ta lumière. En toi est ma confiance, sois ma bannière, viens me consoler... Préserve mon mari, douce dame, de pensée vilaine et de blâme de corps et d'âme, tant qu'il consente à te servir... Fais-nous vivre en paix et en concorde. Que le faux Satan ne le morde. Si sa vie a été souillée, fais l'en souvenir, pour qu'il évite la flamme d'enfer. Délivre-le de la corde du péché. Plaide sa cause devant Dieu, afin qu'il ne soit honni.

SCENE XVIII

Au paradis.

NOTRE-DAME après avoir dit à Dieu le malheur qui menace la femme du chevalier :

Je te prie, ô mon fils, que cette femme soit préservée. Quant au chevalier je te supplie qu'il soit délivré du diable. Car

Satan le trompe par ses ruses infernales et ses fausses promesses et son âme est en grand péril. Mon fils, ne te venge pas de lui, je t'en prie humblement.

DIEU.

Mère, vous savez qu'à vos justes supplications je ne fais point de résistance. Votre vouloir s'accorde au mien. Je veux bien, ô mère, que cette femme soit libre, car à tort elle est livrée. Quant à son mari, mère, sachez qu'il m'a renié et mon Église; c'est pourquoi il perd toute liberté et de son sang il l'a écrit, ce qui est un grand péché. Je ne puis à cause de ce péché énorme lui pardonner légèrement.

NOTRE-DAME.

O juge, considère que quand il a fait tout cela il était hors de sens et de raison. Et tu sais aussi, mon fils, que s'il te renia, il n'a pas voulu renier mon nom. Aussi je te demande qu'il soit mis hors de ce danger et que tu lui sois miséricordieux, à

cause de la vilaine trahison et de la puissance persuasive du diable, son adversaire...

DIEU.

Je ne veux pas vous contredire, douce mère, bien que sa déraison soit à peine pardonnable. Consolez-le et libérez la damoiselle qui dans votre chapelle vous implore et vous sert. Allez vers son mari sous les traits de sa femme et puis il vous mènera où il voudra, croyant que vous êtes sa femme. Celle-ci restera endormie jusqu'à ce que vous reveniez. Au faux Satan vous enlèverez la lettre qu'il tient en sa main et vous délivrerez le chevalier et sa femme...

Anges, allez tous l'accompagner joyeusement.

NOTRE-DAME.

Je te remercie humblement, mon doux fils plein de grâce et de bonté. Anges, mettons-nous en route pour aller vers ce chevalier.

La Vierge accompagnée de Raphaël et de Gabriel se rend auprès du chevalier.

SCENE XIX

Dans la forêt.

LE CHEVALIER.

Je crois que je serai tout le jour à attendre ma femme. Par le sang de Dieu, s'il faut que j'y aille, je sais bien qu'il y aura du bruit. Mais je la vois, elle est en chemin. Çà, dame, venez ici.

NOTRE-DAME sous les traits de la dame.

Mon ami, passez devant. Il y a longtemps que vous m'attendez, mais j'ai prié Dieu pour vous, afin qu'il veuille vous diriger.

Elle se rend avec le chevalier au lieu où le diable attend.

LE DIABLE (à part) :

Bientôt je pourrai me divertir aux dépens du chevalier et de sa femme et je porterai son âme en enfer, bien qu'elle ait servi Marie (*il reconnaît Notre-Dame*). Mais, haro ! je suis trahi; le chevalier

n'amène pas sa femme, mais Marie. Je sais bien qu'elle me malmènera; mais au moins je viendrai à bout du chevalier, qui m'appartient par cette lettre que j'ai là. Haro ! que faire?

LE CHEVALIER.

Le cœur me tremble en approchant de ce lieu.

NOTRE-DAME.

Seigneur, soyez hors de souci, allez hardiment, ne craignez rien. La mère du Créateur vous aidera certainement.

LE CHEVALIER.

Je n'ose me montrer, je vois bien que je suis perdu.

LE DIABLE.

Je t'ai longtemps attendu. Faux traître, tu m'as trompé ! Qui m'as-tu amené ici?

LE CHEVALIER.

Ma femme.

LE DIABLE.

Tu mens.

LE CHEVALIER.

Regarde, la voici.

LE DIABLE.

Haro ! quelle plaisanterie ! Tu amènes cette Marie qui tant nous fait peine et ennui.

NOTRE-DAME.

Ah ! faux Satan, je suis venue ici pour celle que le chevalier t'avait livrée. Tu sais bien que tu n'as nul droit sur elle qui est ma servante. Va-t'en pour toujours en la prison puante de l'enfer et n'en sors plus !

LE DIABLE.

Je ne partirai pas d'ici avant d'avoir le chevalier, car je prouverai que de droit il m'appartient. Voici la lettre écrite de sa main, il en a vraiment écrit les mots.

LE CHEVALIER.

O digne pucelle, je t'appelle à l'aide.

Bien que j'aie tant été rebelle, que je ne sois débouté ! Reine de bonté, défends-moi dans ma lutte contre la ruse infernale... Sois près de moi, ô fontaine de douceur, sois mon bouclier !

NOTRE-DAME.

Faux Satan, tu seras vaincu, car tu as agi par traîtrise. Baille-moi la lettre, le chevalier n'aura nul mal et sera délivré de tes mains et sa femme pareillement. Mon fils en a jugé ainsi, lui qui connaît assez tes méfaits.

GABRIEL.

Satan, ne résiste pas, baille la lettre à Marie; ta ruse est déjouée, le chevalier t'est enlevé, lui que par tromperie tu as fait se lier de son sang.

LE DIABLE.

Je ne comprends pas que l'on m'enlève ce qui m'appartient.

NOTRE-DAME.

Tais-toi, c'est peine perdue. Laisse là

la lettre, sans tarder, car mon fils lui a fait grâce. Nous avons besoin de ta lettre.

LE DIABLE.

Haro ! De douleur le cœur me faut, j'ai perdu mon bien et tout par ta ruse. Marie, tu détruis l'enfer. Haro ! que dira Lucifer quand il saura cette nouvelle? Je serai mal reçu et battu et tourmenté. Je m'en vais autre part, et ferai tant que j'aurai une autre proie. Je ne puis m'arrêter en route, il faut qu'en hâte je m'enfuie.

SCENE XX

NOTRE-DAME.

Réjouis-toi, mon ami, et va vers ta bonne épouse qui à genoux m'implore pieusement dans ma chapelle. Vis dorénavant saintement et de bon cœur aime ma Conception et célèbre-la solennellement. Il a plu à la Trinité de te préserver du mal. Déjà le faux diable d'enfer te te-

nait dans ses bras. Mon ami, ne te lasse pas de servir Dieu pieusement.

LE CHEVALIER.

Je vous remercie humblement, glorieuse Vierge Marie, car vous me donnez des témoignages de grande bonté. Par vous mon âme soumise au mal est apaisée. Celui qui bien vous sert ne se trompe pas, car à la fin vous lui êtes une bonne mère... Bienheureux est celui qui vous veut servir avec justice. Vous m'avez délivré de tourment et je m'en vais chercher ma bonne épouse, qui m'a mis hors de honte et qui m'a délivré. Je l'honorerai et l'aimerai de très bon cœur.

La Vierge disparaît, le chevalier se rend à la chapelle.

SCENE XXI

La chapelle dans la forêt.

LE CHEVALIER.

Réveillez-vous, je suis venu, mon amie, pour vous crier merci.

LA DAME.

Hélas ! Mon seigneur, qu'y a-t-il? Qu'avez-vous?

LE CHEVALIER.

J'ai gravement péché. J'avais entrepris de vous livrer à Satan et m'y étais engagé : en voici la lettre. Mais par votre requête au nom de la Conception, vous avez fait que la Vierge glorieuse qui, de son oreille pitoyable, a entendu votre prière, a intercédé ; elle est descendue des cieux et venue au lieu indiqué par moi, qui croyais de bonne foi que c'était vous, ma douce amie. C'est pourquoi je vous demande et vous supplie de me pardonner cette faute...

LA DAME.

Mon cher seigneur, qui s'abandonne au service de Dieu, celui-là ne peut périr. Levez-vous. De tout cœur je vous pardonne. Vivons désormais chastement,

mon loyal ami, sans désirer jamais habits précieux ni biens mondains. Ainsi exaltons sans cesse la sainte foi en la Conception.

Aux assistants :

De tout cœur je vous supplie que sincèrement chacun s'engage à servir Notre-Dame selon son pouvoir, afin que, au pas de la mort, la Vierge nous vienne en aide !

III

L'histoire de Griselidis

« Gautier, marquis de Saluces, part pour la chasse au héron, avec ses barons et son fauconnier. La chasse occupe tellement Gautier qu'il ne se soucie pas du mariage. Cependant ses barons le pressent de prendre femme pour avoir un fils de sa race. Le marquis résiste d'abord, mais cède enfin aux obsessions de ses chevaliers. Il envoie chercher son secrétaire et fait expédier des lettres de convocation à toute la noblesse du pays pour qu'elle assiste à son prochain mariage. Tout ainsi convenu, la chasse au cerf remplace la chasse au héron : la bête est réduite aux abois par la meute et percée par le marquis sous les yeux des spectateurs.

« Cependant Griselidis, jeune bergère et son père Janicole, s'entretiennent ensemble avec tendresse. La mère est morte; Griselidis la remplace et tient bien nette la chaumière. Le marquis l'a vue et admirée. Il l'a choisie en son cœur, sans l'avoir encore nommée. Tout est préparé pour les noces, même les habits de l'épousée, et l'épousée n'est pas connue[1] ». Dans la scène suivante, Griselidis demande à son père la permission d'aller voir défiler le cortège.

1. D'après Petit de Julleville, *Les Mystères*, t. 180.

GRISELIDIS.

Mon père, la nouvelle s'est répandue que le marquis notre seigneur doit se marier aujourd'hui en grande joie et très solennellement. Aussi j'irais très volontiers voir la pucelle qu'il doit épouser, si vous me le permettez, quand j'aurai achevé mon ouvrage, lavé mes écuelles, dévidé mes fuseaux et mis la maison en ordre.

JANICOLE.

Ma fille, je le veux bien et crois que tu as bien parlé; tu as assez travaillé tout le long de la semaine dans la maison; tu ne peux pas vivre toujours dans la peine, sans aucune joie. Tu portes ta part de mon chagrin et de ma grande pauvreté et le bon sens et la justice veulent que tu aies une vie plus douce. Je sais bien que dans ton cœur il n'y a que bonté, ce dont je suis très heureux.

GRISELIDIS.

Je vais chercher près d'ici une cruche

d'eau pour vous laver les pieds ce soir quand vous irez vous coucher... Avant d'aller à la fête, je mettrai la cruche sur ma tête et puis j'irai voir les honneurs rendus à l'épousée du marquis.

Le marquis rencontre Griselidis portant la cruche d'eau et lui dit :

LE MARQUIS.

Griselidis, Griselidis, viens ici et dis-moi où est ton père.

GRISELIDIS.

Ah ! très cher seigneur, vraiment, je crois qu'il est en sa maison.

LE MARQUIS.

Va le chercher et dis-lui que ma volonté est de lui parler. Qu'il vienne sans tarder.

GRISELIDIS.

Seigneur, je vais le lui dire. (*A son père*). Père, le marquis, notre seigneur, désire vous parler. Venez, s'il vous plaît.

JANICOLE.

Ma chère enfant, je veux bien aller lui parler, comme c'est mon devoir de faire sa volonté et de savoir ce qu'il désire.

(*Au seigneur*) : Seigneur, que Dieu par sa grâce vous bénisse.

LE MARQUIS.

Sois le bienvenu. Je veux te parler en secret (*A ses gens*). Retirez-vous. (*A Janicole*). Janicole, tu as toujours passé pour un prudhomme, tu m'as toujours montré de l'affection et obéi à ma volonté. Je ne demande qu'une chose, c'est que tu me donnes ta fille comme épouse et, bien que tu sois mon sujet, tu dois et tu peux me considérer comme ton gendre.

JANICOLE.

Mon seigneur, ma volonté est de ne faire que ce qui te plaît. Il est raisonnable que je t'obéisse.

Le marquis entrant dans la pauvre maison de Janicole lui dit :

Entrez un moment seuls, ta fille et toi. Je veux lui dire quelque chose et lui poser une question, afin que je connaisse pleinement sa pensée et elle la mienne. Griselidis, mon amie, viens ici. Il a plu à ton père et à moi que tu sois ma femme et je pense que tu seras d'accord et que tu ne me refuseras pas. Mais avant de t'épouser, je veux que, en présence de ton père, une chose soit dite clairement. Au cas où je t'épouserai, comme j'en ai le désir, je veux savoir si tu as dans ton cœur la ferme et loyale intention de te soumettre sans résister à ma volonté, de sorte que de toi et de tout ce qui te touchera je puisse disposer à mon bon plaisir, et que ni en pensée ni en paroles ni par un geste tu ne t'y opposes. Je veux savoir ta pensée entière sur ce point; car je veux que la chose soit établie devant ton père.

GRISELIDIS.

Seigneur, je ne suis pas digne d'être

ton épouse chérie, pas même ta pauvre chambrière. Mais puisque ta bonté veut, et que Fortune y consent, et même, dans sa bonté, me présente cet honneur, sache que jamais, quelque douleur que j'en ressente, je ne dirai ni ne demanderai ni ne ferai ni ne penserai chose dont je sache qu'elle est contraire à ta volonté et que jamais rien ne me poussera, même si je devais en mourir, à ne pas la supporter patiemment. Telle est ma volonté entière, dont jamais sans contrainte je ne me dédirai.

LE MARQUIS.

Tu le promets de ta pleine volonté?

GRISELIDIS.

Oui, mon seigneur, je le jure sur ma foi, si mon père y consent. Je ferai toute ta volonté et mon cœur s'y soumet. Tous tes ordres me sont agréables.

Le marquis prend la main de Griselidis et lui promet de la prendre pour femme ; puis se tournant vers ses gens, il leur dit :

LE MARQUIS.

Mes amis féaux et bien-aimés, voici ma femme, voici votre souveraine. Aimez-la et honorez-la et saluez-la comme votre souveraine et, si vous m'aimez, aimez-la et soyez-lui fidèles, car telle est ma volonté. Qu'elle soit parée et vêtue de riches habits comme une marquise.

Griselidis se retire avec les dames d'honneur.

LA PREMIÈRE DAME.

Notre chère marquise honorée, il nous faut vous dévêtir et vous parer de cette robe de drap d'écarlate, car à votre beauté convient mieux ce noble vêtement que les habits que vous portiez dans votre pauvreté. Cet honneur ne vous est échu que pour les vertus qui sont en vous.

LA SECONDE DAME.

Ma chère dame, prenez en gré nos services, car de bon cœur nous voulons obéir à vos volontés.

La première des compagnes de Griselidis à la seconde pucelle :

Je ne saurais dire mon étonnement à voir notre marquise, que je reconnais à peine sans ses pauvres vêtements. Nous pensions être de grandes dames, et moi en particulier je croyais être plus noble qu'elle et devoir épouser un homme de haut lignage à la main duquel elle n'eut jamais osé prétendre.

LA SECONDE PUCELLE.

Aussi aucune fille ne doit désespérer parce qu'elle est pauvre. On dit avec raison que bonne vie ne fait pas le bonheur. Jamais elle n'a songé à faire le mal et n'aimait rien tant qu'innocence et humilité. C'est pourquoi le Dieu de vérité l'a couronnée et l'a placée au-dessus de nous en récompense de ses bonnes actions.

Un évêque vient bénir le mariage du marquis et de la marquise, selon la coutume du pays.

L'ÉVÊQUE

Dame, donnez-moi votre main droite et vous aussi, seigneur, donnez-moi la

vôtre. Vous voulez, au nom de votre Dieu, prendre en mariage, librement et de bon cœur, cette enfant, Griselidis, la bonne, la belle, et lui donner la part que femme doit avoir en son mari. Et vous, ma dame, vous voulez prendre comme mari le marquis et vous vous donnez à lui avec la précieuse perle de votre virginité, pour plaire à Dieu, et de tout votre cœur. Je vous marie et que Notre-Seigneur vous accorde et paix et joie.

LE MARQUIS (à Griselidis).

Maintenant vous êtes à moi et moi à vous. Faites asseoir nos invités à table et faisons bonne chère et que toute la compagnie se réjouisse avec nous.

Les bergers, ébahis de l'événement, se laissent aller aux plus folles espérances. L'un d'eux se voit déjà superbement équipé, allant en guerre et revenant triomphalement; mais un autre rabat son caquet.

Le temps passe : Griselidis accouche d'une fille et celle-ci a, en grandissant, fait les délices de sa mère. Quand elle a deux ans, le marquis décide d'éprouver l'obéissance de sa femme. Prétextant que ses barons ne peuvent supporter de voir à la cour la

fille d'une femme si bassement née, il la lui enlève et la fait élever à Bologne dans la maison de son frère, Quelque temps après Griselidis a un fils et le marquis agit de même. La marquise, sans donner « aucun signe de colère » obéit. Au bout de douze ans, son mari, qui n'est pas encore satisfait, décide de lui imposer une autre épreuve. Il lui déclare que pour apaiser les murmures de ses barons, il va la renvoyer dans sa chaumière et épouser une autre femme, le pape l'y ayant autorisé. Cette fois encore, elle se résigne : elle consent à rentrer chez son père avec le « douaire » qu'elle en a emporté, c'est-à-dire absolument rien.

GRISELIDIS.

Mon très cher seigneur, je savais bien et bien souvent je me disais qu'il ne pouvait y avoir aucune comparaison entre ma pauvreté et ta grandeur et magnificence. Jamais je n'ai pensé que je fusse digne d'être ta chambrière et encore moins ton épouse. Dans cette noble et superbe cour dont tu m'as faite la souveraine, je prends Dieu à témoin que toujours je me suis considérée comme ta pauvre servante. Aussi, pour le temps que j'ai vécu avec toi en grande dignité et en un rang dont je n'étais pas digne, dans les honneurs et la joie, je vous remercie,

Dieu et toi-même. Je suis prête à retourner en la maison de mon père, qui a toujours été bon pour moi, auprès duquel j'ai passé ma jeunesse dans la paix du cœur et la joie. J'y demeurerai dans la vieillesse, comme j'y demeurai dans ma jeunesse et je mourrai veuve, heureuse d'avoir été l'épouse d'un aussi puissant et noble seigneur. Puisqu'il en est ainsi, je cède de bon cœur ma place à cette autre femme, afin qu'elle soit heureuse. Je prie Dieu qu'elle jouisse du bonheur en ce lieu où j'ai vécu et qu'elle y vive longtemps dans la joie. Puisqu'elle a su te plaire, je m'en vais sans regret. Quant à la pauvre part de mon douaire je ne veux et ne dois l'emporter. Quelle est-elle cette part? Nous le savons l'un et l'autre: en sortant de la maison de mon père, je me dévêtis et revêtis des robes qui étaient à toi, n'apportant autre dot qu'obéissance et pauvreté. Je me dépouille donc de cette robe : je te la rends, ainsi que ces anneaux, ces

joyaux et ces riches atours dont, par ta grâce, je fus parée : de la cabane de mon père je suis sortie nue de tous biens et nue j'y veux rentrer.

La marquise, sans aucun signe de colère, se dépouille de ses riches vêtements et reprend ceux, très misérables, qu'elle avait laissés.

Mais comme il serait malséant que je fisse voir au peuple ce ventre qui a porté tes enfants, je te supplie qu'en échange de ma virginité, que je t'apportai, tu me laisses une chemise, de laquelle je couvrirai ma nudité jusqu'à ce que je rentre dans la maison de mon père.

LE MARQUIS.

Laissez-lui donc la chemise qu'elle demande : il me plaît qu'elle en ait une.

Au milieu des plaintes des chevaliers et des dames Griselidis rentre chez son père, qu'elle exhorte à la résignation. Mais bientôt le marquis la fait rappeler.

GRISELIDIS.

Mon seigneur, vous m'avez fait appe-

ler. Que vous plaît-il de me commander?

LE MARQUIS à Griselidis qui est agenouillée devant lui :

Griselidis, celle que je dois épouser et que j'ai choisie il y a longtemps sera demain ici à dîner, et comme je voudrais qu'avec grand honneur et avec grande joie le comte, mon frère, et ses gens fussent reçus, qu'on leur parlât et qu'on les traitât dignement, chacun selon son rang et comme il n'y a dans mon hôtel ni matrone ni dame qui sache comme toi se conformer à ma volonté, je veux que tu sois ici, bien que pauvrement vêtue. Tu connais mes habitudes et tu sais comment on doit recevoir les seigneurs et les dames. Je veux que tu fasses préparer les chambres et les lits et que tu prennes un soin particulier de la vierge qui vient dans ma maison. Et tous t'obéiront, comme c'est leur devoir.

GRISELIDIS.

Mon seigneur, non seulement volontiers, mais de très bon cœur je ferai tout ce que je penserai vous être agréable et n'en chargerai nul autre. Quelle que soit la fatigue, je ne manquerai pas de faire le travail joyeusement, tant que j'aurai dans mon pauvre corps un souffle de vie.

LE MARQUIS.

C'est bien, Griselidis, et faites le mieux que vous pourrez.

Griselidis, tenant un balai à la main, exhorte les serviteurs à bien faire.

GRISELIDIS.

Allons, mes amis, travaillez, afin que tout soit bien en ordre et propre, et que nous recevions noblement l'épouse du marquis, notre nouvelle souveraine; que chacune mette la main à l'ouvrage et dresse les tables. Puis j'irai préparer les chambres et tendre les courtines pour la bonne épousée.

Les chevaliers la regardent travailler.

LE PREMIER CHEVALIER.

Regardez comme Griselidis est triste de ce mariage; et pourtant elle ne montre nulle colère. Dans son vêtement si pauvre elle se tient aussi noblement que si elle était richement vêtue d'une robe de soie. Elle devrait vraiment être honorée et non être mise de côté.

Les chevaliers louent la beauté de la nouvelle épouse la fille de Griselidis, qui vient d'arriver avec son frère.

LE SECOND CHEVALIER.

J'admire la belle et très douce pucelle que mon seigneur doit épouser.

LE TROISIÈME CHEVALIER.

C'est en effet une dame de merveilleuse beauté, jamais je n'en ai vu une plus belle. Et voici un très beau jeune homme: je ne sais si ce ne serait son frère. Jamais ne naquirent d'une même mère deux enfants aussi ressemblants. Le marquis a fait un bon échange et plein de promesses, car elle surpasse en noblesse, en

beauté et en fraîcheur la sage Griselidis et elle est accompagnée de gens nobles et de belle allure.

GRISELIDIS.

Ma dame, soyez la bienvenue céans, et vous aussi, très noble et beau seigneur comte, que Dieu et sa douce mère vous maintiennent toujours en joie et gardent de chagrin et de misère les gens qui vous accompagnent.

LA FILLE DE GRISÈLIDIS.

Et vous aussi, ma chère amie, je vous salue.

GRISELIDIS.

Oh ! ma dame, rien ne me saurait être plus agréable que votre venue, car je ne vis jamais plus belle que vous. Et vous, beau jeune homme, rien ne me détournerait de vous regarder et je voudrais pouvoir vous contempler toujours, vous et ma dame.

LE COMTE (frère du marquis).

Vraiment, je m'étonne que sous un si pauvre habit il puisse y avoir une âme aussi riche d'honneur, de mœurs et de prudence, de bonnes manières et de grâce, qu'en cette pauvre femme. Nulle part nous ne fûmes mieux reçus.

LE MARQUIS.

Griselidis, ai-je été mal inspiré? Que te semble de ma nouvelle épouse? N'est-elle pas belle et très honnête?

GRISELIDIS.

Ah ! sire, sache vraiment que tu n'eusses pu trouver plus belle ni plus noble épouse, ni vie plus heureuse qu'avec cette jeune fille. Je crois que tu seras très heureux, que tu auras toutes les joies et je le souhaite. Mais je te demande une chose et te supplie que tu ne tourmentes pas cette épousée de l'aiguillon dont tu as blessé l'autre. Car celle-ci a été élevée délicatement, elle est plus jeune, plus

tendre que moi et ne pourrait souffrir dans son cœur, je le crois du moins, la dure misère dont j'ai souffert.

Le marquis reçoit alors Griselidis comme sa loyale épouse et lui dit en l'embrassant :

LE MARQUIS.

O Griselidis, il suffit. J'ai éprouvé ta foi et ta droiture, la constance, l'humilité et l'amour qui t'a fait avoir confiance en moi et j'ai reconnu par expérience ta parfaite soumission. Je crois qu'il n'y a pas homme sous le ciel qui, par une pareille épreuve, ait reconnu en sa femme le parfait amour de mariage, comme moi qui t'ai trouvée ferme et constante. C'est pourquoi, mon amour, je veux t'embrasser comme ma seule et vraie épouse, toi qui es si bonne et si vertueuse. Jamais je n'en chercherai une autre et jamais je n'en aimerai une autre. Celle que tu pensais devoir être ma nouvelle épouse, elle est ta fille ; et voici ton fils, que l'on croyait perdu. Que tous sachent que j'ai voulu

faire de ma bonne et loyale épouse une dure et sévère épreuve et non point la bannir. Quant à mes enfants, loin de les livrer à la mort, je les ai fait élever à Bologne.

GRISELIDIS.

Je ne ris pas, mes enfants ! mais de joie je pleure et je soupire; car je suis si heureuse que je ne puis assez vous faire fête.

LA FILLE DE GRISELIDIS.

Ma dame, il faut qu'on vous habille; vous êtes trop pauvrement vêtue.

LE MARQUIS.

Ma très chère enfant, elle sera richement vêtue.

LA PREMIERE DAME (à la jeune fille).

Soyez la bienvenue, puisque de vous nous vient une pareille joie; vous êtes la fille de notre maîtresse et jamais enfant n'eut meilleure mère.

LE FILS

Comment allez-vous, mon père ? il y a longtemps que je ne vous ai vu.

LE MARQUIS.

Bien, mon enfant, grâce à Dieu, qui t'aime et te donne santé ! (*A Griselidis*): Griselidis, fais venir ton père; je viens d'être dur envers lui, mais désormais je veux l'aimer.

GRISELIDIS

Puisqu'il vous plaît de me l'ordonner, j'obéirai avec joie. Joliet, va vite dire à mon père que sans tarder il vienne voir mon seigneur; il en sera, je crois, très heureux.

LE MESSAGER

Ma dame, je suis heureux de vous voir dans la joie.

Il va trouver Janicole.

Janicole, ma dame m'envoie vous mander de venir à la cour, car une grande joie vous y attend. Vous et votre famille, venez sans tarder.

JANICOLE.

Ami, Dieu soit loué ! Je vais aller avec toi voir ma fille.

Janicole se rend à la cour du marquis, qui lui dit :

LE MARQUIS.

Mon ami, venez vous asseoir à côté de moi et réjouissez-vous. Voici votre très chère fille et voici votre petit-fils qui après moi sera marquis, s'il plaît à Dieu; et sachez que je n'aurai nul bien dont vous n'ayez votre part comme moi. J'ordonne et désire loyalement que vous demeuriez à la cour et que vous soyez noblement traité, tout pour l'amour de Griselidis.

Mes barons et mes amis, que chacun fasse aujourd'hui bonne chère et qu'une cour plénière soit tenue, plus grande que jamais il n'y en eut, car vous devez tous vous réjouir de nous voir de nouveau unis. De ce que l'on fait pour le mieux, il ne doit advenir que du bien.

Seigneurs, faites venir des ménestrels de tous instruments et que de douce réjouissance ils fassent retentir tout le palais, et que chacun fasse pour sa part bonne chère !

Entre temps la nouvelle s'est répandue parmi les bergers.

LE PREMIER BERGER

Écoute, Rifflart de la Saussaie, tu ne sais pas ce que j'ai appris.

LE SECOND BERGER

Hé ! malheureux, qu'as-tu donc entendu dire ? N'est-il pas temps de tondre nos brebis ?

LE PREMIER BERGER

Je ne parle pas de tondre ; par la merci de Dieu, je te dis, si tu veux le savoir, que j'ai appris une chose !

LE SECOND BERGER

Tu l'as apprise en vain, car elle n'arrivera pas aujourd'hui.

LE PREMIER BERGER

Je crois que tu te moques de moi. Viens ici, que je t'assomme.

LE SECOND BERGER

Tu veux m'assommer? Hé, non, beau sire, je ne mourrai pas de ta main, je crois que tu rêves.

LE PREMIER BERGER

Par le sang de Dieu, sire truand, vous serez battu, et puis nous verrons si vous me menacerez encore une fois.

(Il fait le geste de battre le berger).

LE PREMIER BERGER

Je crois que tu ne me connais pas, Rifflart. Que diable veux-tu faire? Je voulais te raconter quelque chose dont tu eusses fait grande fête.

LE SECOND BERGER.

Puisque tu me dis qu'il s'agit de fête, touche-la, tu es mon ami.

LE PREMIER BERGER.

Rifflart, tu sais bien que Griselidis, qui autrefois était bergère et gardait très soigneusement les brebis de son père aux

champs, fut mariée dans le temps au vaillant marquis. Et puis tu as entendu parler des deux enfants qu'il lui a enlevés, et tu sais comment il l'a chassée de son hôtel et ce que ses sujets en pensaient. Mais il s'est ravisé et tout le monde s'en réjouit. Il a envoyé chercher à Bologne les enfants qui étaient perdus, ainsi que ses sujets le pensaient, et il a repris Griselidis, qu'il a comblée d'honneur et d'amour, comme jamais femme ne le fut. Janicole a sa demeure dans l'hôtel du marquis et il est comblé d'honneurs qu'il conservera tant qu'il sera en vie.

LE SECOND BERGER.

Vraiment j'en suis très heureux; c'est un grand honneur pour la bergerie. Aussi je ferai sonner très joyeusement ma musette et dirai avec toi, si ma douce amie veut m'aider, une amoureuse chanson, afin que par Dieu soient réjouis tous ceux qui nous ont écoutés.

Arnoul Greban

Le Mystère de la Passion

IV

EFFROI DES DÉMONS PRESSENTANT L'INCARNATION

Après de longs débats. Dieu a accordé à Justice la victime expiatoire des fautes du genre humain, son propre fils qui souffrira « sur tout son corps, ses nerfs et ses jointures ». Marie entend le message de l'archange, puis elle va trouver Elisabeth et les Anges du Paradis entonnent un chant à la gloire de Dieu. Alors on entend, en enfer, ce dialogue des diables :

LUCIFER.

Sautez hors des abîmes noirs, des obscures demeures infernales, puantes de feu et de soufre, diables, sautez hors de

votre gouffre et des lieux d'épouvante. Par milliers, par légions, venez entendre mes plaintes. Laissez chaînes et crochets, larrons pendus au gibet, fournaises remplies, serpents mordants, dragons plus furieux que tempête. Ne vous brûlez plus groins ni têtes à faire fondre ces métaux Faites-moi retentir de vos cris et ébranlez tout le hideux porche d'Enfer, dans votre hâte à venir écouter mes paroles.

SATAN.

Qu'est-il arrivé? Lucifer, roi des infernaux, vous hurlez comme un loup affamé, quand vous voulez chanter ou rire.

LUCIFER.

Ha ! Satan, que Dieu te maudisse ! Quant à mes rires et à mes chants, ils sont pleins de douleur, de détresse. Ma noblesse et ma grande beauté sont muées en laideur, mon chant en lamentation, mon rire en désespoir, ma lumière en ombre ténébreuse, ma gloire en rage dou-

loureuse, ma joie en deuil incurable. Seul me reste mon orgueil, immuable depuis le jour où je fus créé là-haut dans le royaume éternel, immuable, non, car toujours il grandit... Astaroth, sonne la trompette et le cor, afin que tous les diables sortent d'Enfer en hâte...

ASTAROTH sonne de la trompette. Les diables s'assemblent et sur l'ordre de Lucifer chantent un *Silete* en leur « horrible diablerie ».

LES DIABLES (chantent en chœur)

La dure mort éternelle, c'est la chanson des damnés. Elle nous tient durement enchaînés, la dure mort éternelle. Nous l'avons méritée ainsi et nous sommes livrés à elle : la dure mort éternelle, c'est la chanson des damnés.

V

RÉCIT DE LAZARE RESSUSCITÉ.

Marthe, ma sœur, c'est un lieu sans joie: à raconter les peines dures, horribles,

atroces, dont ce lieu de malheur est plein, toutes les langues de ce monde ne suffiraient pas. L'Enfer est divisé en quatre parties... En la plus haute, les Limbes des Pères, sont les prophètes qui attendent leur jugement avec impatience, car ils aspirent à la gloire, mais Espoir console les malheureux[1].

Dans la seconde partie est l'Enfer qu'on appelle Purgatoire, où il y a beaucoup d'âmes punies, comme chacune l'a mérité. Nulle faute ne demeure impunie. Là sont les âmes des bons, trépassés, pour accomplir la pénitence de leurs fautes et elles souffrent selon leur péché. La peine répond au délit.

L'autre Enfer, plus bas, est un lieu triste et ténébreux où sont les enfants mort-nés; ils sont bien à plaindre, car nulle âme ne les décharge. Bien à plaindre est celui qui porte la faute d'autrui.

1. Chaque couplet se termine, comme celui-ci, par un proverbe.

Tout au fond est le gouffre hideux plein de désespérance, où brûlent le soufre et le feu qui jamais ne s'éteignent. Là sont les malheureux contraints à supporter la tempête sans fin. Où l'espoir est éteint la mort seule reste.

Puits hideux, abîmes profonds, prison fermée de fers affreux, tout pleins de pécheurs jusqu'au fond, qui reçoivent là leur salaire ! Là crient les âmes misérables, blasphémant leur Créateur. A trop poindre l'acier s'émousse.

VI

DIALOGUE DE JÉSUS ET DE MARIE.

Jésus est entré triomphalement à Jérusalem. Sa mère, pressentant l'accomplissement des prophéties, essaye d'écarter de son fils les horreurs du supplice.

NOTRE DAME.

O cher fils, quand je me rappelle les tristes, douloureuses, et lamentables pa-

roles que vous me disiez, m'annonçant que bientôt vous deviez quitter cette vie, mon âme voudrait s'échapper de mon pauvre corps qui lui pèse; et si la prophétie se réalise, je sais bien qu'il en sera ainsi.

JÉSUS.

O mère, l'heure est proche où ces choses s'accompliront.

NOTRE DAME.

Hélas ! mon fils, je vous supplie que jamais vous ne demeuriez dans cette ville maudite, où vous avez tant d'ennemis. Vous n'avez ici aucun ami, car nul par crainte de malheur n'ose vous recevoir. Personne ne vous donne un morceau de pain, et, dussiez-vous mourir de faim, personne n'oserait vous secourir. Chacun dit aujourd'hui : « Je le renie », par crainte d'être puni. Ce sont ces pharisiens maudits qui les ont rendus si lâches, ces gens dont ne vient que trahison. Si vous êtes livré en leurs mains, par qui serez-vous sauvé ?

Le peuple pourra-t-il résister? Vous voyez bien qu'il n'ose rien dire, par peur de ces méchants pharisiens. O mon fils, n'y allez jamais, n'abandonnez pas votre mère pour vous livrer à ceux qui vous veulent faire périr.

JÉSUS.

Ma mère, il faut que je me conforme à ce que l'Écriture me prescrit de faire et c'est pour endurer cette peine que j'ai formé ma chair humaine dans votre sein vénérable. Et de cette gent méchante Isaïe a prophétisé : « J'ai nourri mes enfants, je les ai élevés et puis exhaussés, et ils m'ont méprisé ». Vous voyez ce peuple déchu qui veut que je périsse et il convient qu'ainsi soit fait, pour la rédemption des hommes. S'il y a retard, il n'y a nulle âme qui les sauve.

NOTRE DAME.

Que Dieu ne me laisse pas en vie, mon cher fils, si je devais retarder le pardon

des hommes. Quand je songe que pour le réaliser, vous avez voulu vous incarner en moi, je suis dans la joie. Ce que ma bouche vous demande m'est inspiré par un amour vrai, une tendresse si ardente que la nature est en moi trop faible pour y résister. Mon fils, la raison veut que j'obéisse et je ne m'oppose pas à votre volonté, et m'y soumets. Mais il vous est permis de m'écouter un peu, moi votre mère, et de m'obéir, ou au moins de recevoir ma requête. O mon fils, si doux et si noble, dans lequel l'amour a enté mon cœur, vois le sein qui t'a porté, vois avec pitié les mamelles qui t'ont nourri et allaité au temps de ta tendre enfance et considère ma faiblesse, qui ne pourrait résister au deuil cruel, si je te voyais endurer la mort. O cœur, pourrais-tu y résister? Nulle patience pourrait-elle te soutenir? Non, la douleur te briserait. O très bienheureux fils de Dieu, si ma prière ne vous importune, je vous de-

mande de quatre choses l'une. Vous devez me l'accorder.

JÉSUS.

Dites ce que vous désirez, ô ma chère mère que je révère.

NOTRE DAME.

Pour éviter cette triste mort qui tuerait deux cœurs au lieu d'un seul, il serait bon que la délivrance des hommes se fît sans votre mort ni votre souffrance. Mais s'il convient que vous mouriez, que ce soit sans souffrir. Et si vous devez endurer des peines, consentez que je meure la première. Ou s'il faut que je vous voie mourir, que je sois comme une pierre insensible. Mon fils, je vous ai servi humblement, je n'ai rien fait pour que vous dussiez refuser de m'accorder l'une de ces quatre choses, car elles sont en votre puissance.

JÉSUS.

Ma douce mère, à qui je dois obéissance,

qu'il ne vous déplaise si une fois il faut que je désobéisse et que je repousse votre prière. Je ne puis vous accorder aucune de ces quatre choses et vous devez croire que l'Écriture ne ment pas. Pour répondre au premier point, où vous me demandez que sans mourir je sauve les hommes, il faut que je meure volontairement et que je confirme Isaïe, qui, dans ses très saintes prophéties, a dit de moi : *Sicut ovis ad occidendum ducitur.*

NOTRE DAME.

O mon fils, que cette parole est dure pour moi et me fait cruellement souffrir !

JÉSUS.

Il dit : « Comme l'agneau est mené à la mort, ainsi il faut que moi aussi je périsse ». Le second point, où vous demandez que je meure sans souffrance, vous ne pouvez l'obtenir. Car comme tous les fils d'Adam ont péché, sauf vous et moi, moi aussi, qui revêts l'humanité pour

délivrer tous les hommes, il faut que sur tout mon corps j'endure douleur cruelle et amère. Écoutez Isaïe, ma mère, et retenez ce qu'il dit : *A planta pedis usque ad verticis metas non est in eo sanitas.* Il annonce que je serai frappé de sorte que, de la plante du pied jusqu'au chef, il ne demeure partie saine qui n'ait souffert douleur désespérée.

NOTRE DAME.

O dolente mère pleine d'angoisse ! O pitié, ô compassion ! Pourras-tu voir accomplir sur ton cher fils pareille passion ? O douleur insupportable, quel cœur pourrait te soutenir ?

JÉSUS.

Vous ne pouvez obtenir la troisième prière, et jamais je ne pourrai permettre que Mort vous saisisse avant moi, car il faudrait que votre âme descendît là-bas dans les Limbes et y demeurât dans l'attente, avec des plaintes et des lamen-

tations jusqu'à mon Ascension, ce qui serait chose douloureuse et ferait croire que je n'eus souci de votre salut ni de votre honneur. Je ne puis vous accorder le quatrième point bien que cela soit en mon pouvoir. Il ne serait pas décent qu'une mère qui si tendrement aime son fils, pût voir pareille misère et son fils mourir d'une telle mort, sans avoir pitié en son cœur de sa passion. Mais prenez courage, ma mère, et supportez avec constance, car après ma résurrection vous serez récompensée, en joie et en jubilation, de la douleur de votre âme. Alors j'irai vers vous et je consolerai votre cœur avec joie et dans la clarté parfaite.

NOTRE DAME.

Mon cher fils, quoi que je vous aie demandé, pardonnez à ma simplicité. Puisqu'il faut que cela soit, que votre volonté soit faite.

VII

MORT DE JÉSUS.

JÉSUS.

Consummatum est. C'en est fait. Tout ce que jamais homme a écrit de moi à cette heure est consommé. Maintenant est achevé ce mystère, et ma Passion accomplit la rédemption des hommes.

NOTRE-DAME

O dure séparation, la plus triste des plus douloureuses. O Mort terrible et furieuse, regarde en quelle langueur je suis. Je t'appelle et tu me fuis. Mort, comment peux-tu permettre que mon cœur sente pareille détresse? Mon enfant, mon rejeton, mon fils, hélas ! tu t'en vas au trépas ! Hélas ! ne m'abandonne pas, moi qui par toi seul dois vivre. Je ne désire que mourir avec toi. Mourir avec toi

sera tout mon bien; si je demeure sans toi, ce me sera mort plus que dure !

MAGDELEINE.

Tout son corps endure telle souffrance qu'il va bientôt rendre l'âme. Soutenez-vous, pieuse dame, dans votre triste malheur.

JÉSUS.

O Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Par ta puissance, ô Père, et par ton nom honoré, voici mon dernier jour, je quitte ce monde et en le quittant, douloureusement, je remets mon âme entre tes mains.

Ici Jésus incline la tête et rend l'âme; et la terre doit trembler, les rochers se fendre, plusieurs morts ressusciter; le voile du temple doit se séparer et se déchirer en deux.

SATAN (épiant l'âme de Jésus).

Voici un cas si surprenant que je ne sais où trouver conseil. Ce Jésus m'étonne. Il est mort, sa fin est venue, mais je ne sais ce que son âme est devenue, où

elle s'en est allée. Mais je crains fort qu'en notre manoir il ne pénètre, rompant portes et verrous et ne détruise et ravage notre royaume. Aussi je cours après lui pour le devancer, si je le puis.

Il descend en Enfer.

LE CENTURION.

Je m'étonne que ce Jésus en mourant ait poussé un cri si puissant, lui qui était si faible de corps.

RUBEN, un juif.

Jamais, à mon souvenir, je n'ai entendu voix humaine aussi forte.

NOTRE DAME

O mon fils, ma dure et triste vie me désespère. Où es-tu?

Ici elle tombe pâmée au pied de la croix.

MAGDELEINE.

La voici évanouie et étendue pâmée.

GRIFFON, un bourreau.

Il n'y a cœur qui de pitié ne se serre

à voir cette femme éplorée, qui est couchée par terre évanouie de douleur.

ORILLART, un autre bourreau.

Emportons-la ensemble, pour ne plus entendre ses cris. Allez-vous en.

MAGDELEINE.

Vierge Marie !

CLAQUEDENT, un bourreau.

En avant, videz la place. Si vous voulez voir votre maître, regardez-le de loin.

Joseph d'Arimathie et Nicodème déposent le corps de Jésus au pied de la croix.

NOTRE-DAME

Mon enfant, mon ami, mon trésor, ma richesse ! Rendez-moi le seul bien que je désire sur terre. Hélas ! humblement je vous supplie, laissez-le moi, afin que je ne cesse de le baiser, de l'embrasser, tant que mon cœur puisse se rassasier et bien faiblement se réjouir ; puisque je n'ai pu jouir de lui de son vivant, comme je

l'eusse voulu, puisque vivant il me fut enlevé et arraché violemment et qu'on l'a fait périr si injustement, au moins qu'à cette mère douloureuse, après cette mort si cruelle, son très cher enfant soit rendu.

L'œuvre de rédemption est consommée et le Mystère s'achève au Paradis, où Vérité et Miséricorde, Paix et Justice s'embrassent. Alors, Dieu s'adressant aux anges leur dit : « Anges, pour conclure, mettez-vous en belle ordonnance. Chantez, par douce harmonie, menez joie parfaite et entière, tant que la région céleste résonne de l'harmonie de vos douces chansons! »

Jean Michel

Le Mystère de la Passion

VIII

MONDANIÉ ET CONVERSION DE MAGDELEINE[1]

Ici commence la mondanité de la Magdeleine; il faut noter qu'elle pourra chanter ce qui suit sur une mélodie connue, à son choix. Et ensuite elle pourra dire sans chanter.

MAGDELEINE (chantant)

« *Là où Fortune donne la richesse et Nature une belle jeunesse avec un bon cœur, le plaisir du monde veut que l'on se réjouisse.* » J'ai tous les biens largement, je vis comme une princesse. Je suis fière de mon bonheur. « *Là où Fortune, etc....*

(1) Texte dans la dissertation de K. Kruse (p. 93 ss.) citée à la Bibliographie.

Si l'on me nomme pécheresse et qu'on dise de moi mauvaises paroles, peu m'en chaut. Je suis sûre d'être honorée, si le malheur ne me terrasse. «*Là où Fortune*, etc.

Elle recommence à parler sans chanter.

Je jouis de la vie et tout me pousse à rechercher les joyeux ébats. Je triomphe noblement et tiens ferme par les deux bouts le lien des honneurs.

Cœur, cœur, jamais tu ne fus las de vivre en seigneur, jamais tu ne le seras, tant que tu auras un brin de force. Je veux être toujours gaie, mener vie large et fière, avoir un grand train de maison, et compagnie encore meilleure hier qu'aujourd'hui; je ne songe qu'à vivre avec magnificence, dans le luxe et dans la gloire, à m'attacher si bien au monde, qu'à jamais on garde mon souvenir. J'ai mon château de Magdelon, d'où me vient le nom de Magdeleine; là nous allons le plus souvent nous divertir en toute joie

mondaine. Je veux être comblée de tous les biens, tant qu'au monde il n'y ait la pareille, et surpasser en jouissances toutes les femmes qui se comparent à moi.

PÉRUSINE, demoiselle.

Jamais femme ne naquit plus belle, plus gracieuse dame que vous, ni plus comblée de tous les biens, ni plus heureuse. Vous avez des richesses en abondance, un port noble, l'abord gracieux ; vous êtes savante, jeune, pleine d'entrain et digne de beaucoup de bonheur.

PASIPHÉE, seconde demoiselle.

Vous avez la vogue et la renommée, on ne parle plus que de vous. Chacun vous suit, chacun vous rit et vous recevez bien tout le monde. Votre regard plaisant et doux attire à vous des amis toujours nouveaux, mais il se doit garder des coups, celui contre qui le voisin brandit sa fronde.

MAGDELEINE.

Je puis avoir table ouverte et hanter toute la noblesse, car étant comblée de tant de biens, je ne puis être déshonorée.

PASIPHÉE.

Voire ! Mais vous donnez prétexte à lancer maint mot de gueule.

PÉRUSINE.

Laissez les gens parler, ne craignez rien. Boutons hors le malheur par l'épaule !

PASIPHÉE.

Puisque tel est votre dessein, quand tous vos biens seront dissipés, j'ai grand peur que le malheur ne vous happe.

PÉRUSINE.

Demoiselle, vous prévoyez la tempête. Ne vous chagrinez pas. Toujours vient laine dont on drape.

MAGDELEINE (recherchant les vanités mondaines) :

Je veux être parée, ornée, diaprée, fardée pour me faire bien admirer.

PASIPHÉE.

Dame, comparée à d'autres, vous êtes si belle qu'il n'est nul besoin de vous farder.

MAGDELEINE (recherchant les plaisirs de l'odorat)

Je veux porter sur moi des senteurs, des parfums doux et suaves pour inciter tout cœur à la joie.

PÉRUSINE.

Voulez-vous des herbes fraîches, des parfums doux et odorants?

MAGDELEINE.

Je veux du baume égyptien, du storax, de la calamite,
du musc d'Antioche et du nard indien.

PÉRUSINE.

Dites seulement combien il vous en faut.

(1) Baume extrait du storax ou styrax solide ; — calamite, résine tirée du roseau.

PASIPHÉE.

En voici, madame.

(Lui présentant une petite fiole de baume).

MAGDELEINE.

Ce n'est rien, cela. J'en veux avoir davantage.

PASIPHÉE.

Une pareille liqueur ne se vend pas à la livre ni au carat. On ne peut la livrer que par drachmes.

MAGDELEINE.

Que me font drachme ou carat ? Que j'en aie beaucoup et sans tarder, puisque c'est pour l'honneur des dames !

PÉRUSINE.

Voici un très beau vase d'albâtre tout plein de liqueur claire et fine, la plus précieuse du monde.

(Elle lui présente une riche boîte que Magdeleine prend, en disant :)

MAGDELEINE.

Je veux le porter comme un trésor précieux, car nul ne se procure ce parfum s'il n'est comblé de richesses.

PASIPHÉE.

Puisque vous avez des parfums de grand prix, que voulez-vous de plus?

MAGDELEINE (recherchant les plaisirs du goût).

Pour mon palais, tous les mets délicats.

PASIPHÉE.

On a tout pour de l'argent. Et si le denier ne valait qu'un sou, vous auriez ce que vous demandez.

MAGDELEINE (recherchant les plaisirs de l'ouïe).

Pour réjouir mon oreille, je veux entendre de la musique, chansons, mélodies et ballades.

PÉRUSINE.

Celui qui veut entendre de la musique, qu'il n'aille pas la chercher plus loin, tous les jours nous avons des aubades.

MAGDELEINE (recherchant les plaisirs des yeux):

Afin de réjouir mes yeux, que j'aie tous les plaisirs de la vue.

PASIPHÉE.

Vous verrez des tapis, des broderies, des tentures de verdure, pierreries, bagues, joyaux répandus en tous lieux.

MAGDELEINE (recherchant les plaisirs du toucher):

Les attouchements délicieux, les plaisirs de l'amour dépendent de ma volonté.

PÉRUSINE.

L'ardeur amoureuse, les gestes et les embrassements fous réjouissent le corps fragile.

MAGDELEINE (recherchant les sept péchés mortels, premièrement l'Orgueil) :

ORGUEIL.

Je suis en orgueil si hautaine,

ENVIE.

Que je ne veux point qu'on me surpasse.

LUXURE.

Je suis si charnelle et si vaine,

PARESSE.

Que je passe mon temps dans l'oisiveté.

COLÈRE.

Et moi je gronde et je menace.

GOURMANDISE.

J'ai de la nourriture en abondance.

AVARICE.

J'amasse les grandes richesses du monde et si je m'abandonne à toutes les délices, pourtant je ne sacrifie pas mon honneur ni ne le livre à la honte et au blâme. Que ce que je dis soit pris en bonne part, car je ne désire que chose honnête.

PÉRUSINE.

Vous avez l'esprit si subtil, le corps si beau et si souple, le babil orné de tant de plaisants propos, qu'il n'y a Grec, Hébreu, ou Gentil, tant soit-il gracieux ou noble, d'où qu'il vienne, que bientôt vous n'ayez séduit.

MAGDELEINE (excusant sa jeunesse).

L'enfance est faible, l'adolescence est

fragile. Mais la jeunesse se réjouit, elle est avide de nouveauté, et la vieillesse est pesante. Chaque âge suit sa voie. Si donc je cherche dans ma jeunesse le plaisir, Nature en moi ne s'égare, je joue bon jeu, bon argent. Que personne ne se trouble si les plaisirs du monde m'attirent; Fortune au faîte m'élève.

Il faut laisser crier les enfants, régenter en maîtres les puissants, les princes faire la guerre, les pauvres dévots prier Dieu, les grands rapporteurs crier fort, et pour le reste se donner du bon temps. Quand j'étale mon luxe et ma richesse, je ne tends à rien qu'au plaisir. Peu me chaut qui souffre et peine; que les mécontents aillent mendier; si j'ai ce que je désire, j'ai le temps que je souhaite, pourvu qu'il dure.

PASIPHÉE.

Vive le trésor de jeunesse, vive la belle Magdeleine, vivent Polyxène et Lucrèce, vive celle qui est plus belle qu'Hélène.

PÉRUSINE.

Pour tenir les mignons en éveil, voici fine épice sucrée ! Tel y laissera la laine qui n'en aura rien happé.

En vain Marthe tente de ramener sa sœur dans le bon chemin.

MARTHE.

Ma sœur, je veux vous d e ce que j'entends raconter. Vous vous adonnez à tous les péchés et commettez toutes les mauvaises actions. Vous nous causez grand chagrin à tous; nous en sommes en mauvaise posture : tous nos parents encourent le blâme, et tout cela seulement pour l'amour de vous.

MAGDELEINE.

Seulement pour l'amour de vous, ma sœur, je voudrais complaire à vos désirs. Ceux qui parlent de moi sont fous: et quand ils auront assez parlé, il faudra bien qu'ils se taisent.

MARTHE.

Il faudra bien qu'ils se taisent, quand

vous cesserez de faire le mal et qu'ainsi vous leur clorez la bouche. Mais si vous pensez poursuivre vos plaisirs pour complaire au monde, vous n'entendrez que des reproches.

MAGDELEINE.

Vous n'entendrez que des reproches et jamais vous ne verrez accorder d'honneurs à un homme médisant. Si mes joies vous font horreur, ce n'est pas vous qui courrez du danger pour moi. Prenez soin de vous-même, ma sœur.

Un sermon de Jésus provoque la conversion de la pécheresse qui confesse longuement ses fautes, abjurant devant Dieu l'orgueil, la colère, l'envie, la luxure, la gloutonnerie, l'avarice, les péchés des « cinq sens de nature ».

MAGDELEINE.

Ah ! mes yeux, qui avez jeté vos regards insolents autour de vous, car je voulais être remarquée, pleurez, pleurez ! Je soupire et répands des larmes tant que

la terre en est arrosée... Pauvre Magdeleine, comment changeras-tu tes attouchements fous en gestes vertueux? Je servirai Dieu humblement et lui demande pardon à genoux. J'avais sept diables dans mon corps, ou une légion. Mais Jésus les a chassés hors de moi et m'a pardonné mes fautes.

« Exhortation aux pécheurs obstinés » :

O cœurs endormis dans le péché, regardez où vous êtes et voyez le danger où mène la faute. Convertissez-vous, mes amis, et contemplez les biens que le doux Jésus a promis à Magdeleine. Venez à la douce fontaine, laissez vos pensées frivoles. Que la grâce de Dieu vous donne de pleurer et d'espérer fermement, en faisant une sincère pénitence, et vous trouverez la consolation.

« Conclusion de la conversion de Magdeleine » :

Ah ! vêtements mondains, impudiques,

souillés, signes d'une volonté folle, vous serez déchirés, je ne veux plus de vous et je renonce à votre mondanité. Prenons en toute humilité des habits simples, et retournons vers ma sœur Marthe.

PÉRUSINE.

Ah ! Magdeleine, en vérité il est bien nécessaire de nous habiller simplement.

MAGDELEINE.

Je veux désormais écouter Jésus et vivre auprès de lui, qui nous témoigne son amour.

PÉRUSINE.

Si nous avons vécu dans le péché mortel, maintenant nous ferons taire les mauvais propos, quelle que soit notre honte.

MAGDELEINE.

Il ne me chaut de la honte. Ainsi que chacun a reconnu que j'ai trop aimé le monde, ainsi je veux que chacun recon-

naisse que j'abandonne le monde pour Dieu. Jamais, jamais je ne pècherai, jamais je ne retournerai au monde, jamais je n'y mettrai plus mon cœur. Mais je veux suivre Jésus, mon doux Sauveur et l'aimer à tout jamais.

TABLE DES MATIÈRES

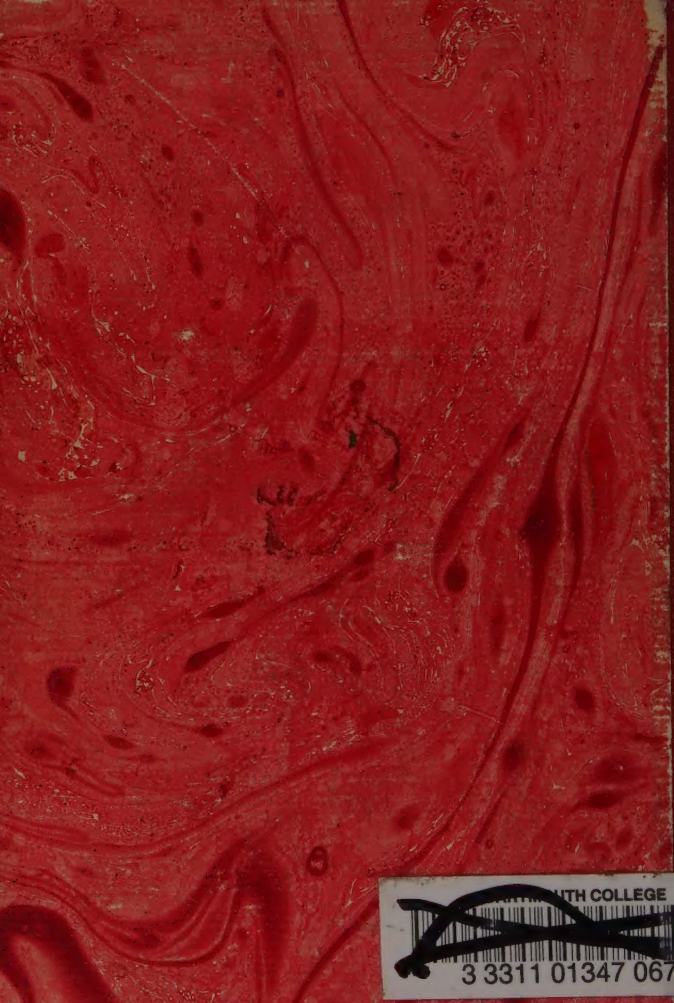
INTRODUCTION VII
I. Les Miracles de Notre-Dame. — II. Le Cycle des Saints. — III. Le Drame de la Passion. — IV. Suites et Prologues du Drame de la Passion. Mystères sur les sujets profanes. La fin du théâtre médiéval. — Bibliographie.....
MIRACLES DE NOTRE-DAME 1
I. Le Miracle de la femme que Notre-Dame garda d'être brulée 1
II. Le Chevalier qui donna sa femme au diable 50
III. L'Histoire de Griselidis 101
LE MYSTERE DE LA PASSION .....
Arnoul Greban : IV. Effroi des démons pressentant l'Incarnation 125
V. Récit de Lazare ressuscité 127
VI. Dialogue de Jésus et de Marie ... 129
VII. Mort de Jésus 137
Jean Michel : VIII. Mondanité et conversion de Magdeleine 142

DATE DUE
OCT 17
OCT 25 Paid
OCT 28
SEP 18
MAR 4 1978

DISCARD

841.
S358

SCHNEEGANS,F.E.
...Le théâtre edif
en France...


TH COLLEGE
3 3311 01347 0671